

ANNÉE 1929

THÈSE 301

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

RAYMOND FRUGIER

Externe des Hôpitaux de Paris

Né à Limoges (H.-V.), le 25 Août 1903

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

MAURICE ROLLINAT

OU

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

des Rapports du Génie poétique et de la Névropathie

Président : M. GUILLAIN, Professeur

LIMOGES

IMPRIMERIE COMMERCIALE PERRETTE

7, Cours Jourdan, 7

1929

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

ANNÉE 1929

THÈSE

N° _____

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

RAYMOND FRUGIER

Externe des Hôpitaux de Paris

Né à Limoges (H.-V.), le 25 Août 1902

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

SUR

MAURICE ROLLINAT

OU

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

des Rapports du Génie poétique et de la Névropathie

Président : M. GUILLAIN, Professeur

LIMOGES

IMPRIMERIE COMMERCIALE PERRETTE

7, Cours Jourdan, 7

1929

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie.	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie.	ROGER.
Physique médicale.	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	N...
Pathologie médicale.	N...
Pathologie chirurgicale.	LECÈNE.
Anatomie pathologique.	ROUSSY.
Histologie.	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique.	LœPER.
Hygiène et médecine préventive.	TANON.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.	RATHERY.
Hydrologie, thérapeutique et climatologie.	M. VILLARET.
Clinique médicale.	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.	NCBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	II. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire.	BRANCA.
Professeur sans chaire.	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	MM.
ABRAMI Pathologie médicale.	JOYEUX Parasitologie.
ALAJOUANINE Neurologie et psychiatrie.	LABBÉ (Henri). . . Chimie biologique.
AUBERTIN Pathologie médicale.	LARDENNOIS . . . Pathologie chirurgicale.
BASSET Pathologie chirurgicale.	LEMAITRE Oto-rhino-laryngologie.
BAUDOUIN Pathologie médicale.	LEROUX Anatomie pathologique.
BINET Physiologie.	LÉVY SOLAL Obstétrique.
BLANCHETIÈRE . . . Chimie biologique.	LHERMITTE Pathologie mentale.
BROCCQ. Pathologie chirurgicale.	LIAN Pathologie médicale.
BRULÉ Pathologie médicale.	MATHIEU Pathologie chirurgicale.
CADENAT Pathologie chirurgicale.	MERCIER (Fern) . . Pharmacologie.
CHAUBROU Pathologie médicale.	METZGER Obstétrique.
CHIRAY Pathologie médicale.	MONDOR Pathologie chirurgicale.
CLERC Pathologie médicale.	MOURE Pathologie chirurgicale.
DEBRÉ Hygiène.	MULON Histologie.
DOGNON Physique.	OBERLING Anatomie pathologique.
DONZELOT Pathologie médicale.	OLIVIER Anatomie.
DUVOIR Médecine légale.	PHILIBERT Bactériologie.
ÉCALLE Obstétrique.	QUÉNU Pathologie chirurgicale.
FIESSINGER Pathologie médicale.	RICHTER Fils Physiologie.
GARNIER Pathologie expérimentale.	SÉZARY Dermatologie et syphiligraphie.
GATELLIER Pathologie chirurgicale.	VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie médicale.
GIROUD Histologie.	VAUDESCAL Obstétrique.
HARVIER Pathologie médicale.	VELTER Ophtalmologie.
HEITZ-BOYER Urologie.	VERNE Histologie.
HOVELACQUE Anatomie.	
HUTINEL Pathologie médicale.	

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	MM.
BUSQUET Pharmacologie.	NEVEU-LEMAIRE . . . Parasitologie.
GUÉNIOT Obstétrique.	REITERER Histologie.
LEQUEUX Obstétrique.	ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGES DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.	LÉRI.	Clinique médicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT. . . .	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU. . . .	Clinique chirurgicale.	PROUST.	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE. .	Clinique médicale.	SCHWARTZ. . . .	Clinique chirurgicale.
LE LORIER. . . .	Clinique obsiétricale.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé. . . .	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidents du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	
CHAILLEY-BERT	Stomatologie.
LEDoux-LEBARD	Éducation physique.
WEILL-HALLÉ	Radiologie clinique.
	Puériculture.

Par délibération en date du 2 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que ses opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE

A MA MÈRE

Bien faible témoignage de ma reconnaissance et de ma profonde affection.

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GUILLAIN

PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES

DU SYSTÈME NERVEUX

MÉDECIN DE LA SALPÊTRIÈRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

*qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR PAUL SCHMITE

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX
CHEF DE CLINIQUE A LA FACULTÉ

*Avec l'expression de notre vive gra-
titude pour la sollicitude et la bien-
veillance qu'il nous a toujours
témoignées.*

A MES MAITRES DES HOPITAUX DE PARIS

MONSIEUR LE DOCTEUR VICTOR VEAU, CHIRURGIEN DE
L'HOPITAL DES ENFANTS ASSISTÉS.

MONSIEUR LE DOCTEUR ANDRÉ MARTIN, CHIRURGIEN DES
HOPITAUX.

MONSIEUR LE DOCTEUR E. RIST, MÉDECIN DE L'HOPITAL
LAËNNEC.

MONSIEUR LE DOCTEUR E. BRISSAUD, ANCIEN INTERNE
DES HOPITAUX.

MONSIEUR LE DOCTEUR GUIMBELLOT, CHIRURGIEN DE
L'HOPITAL BEAUJON.

MONSIEUR LE DOCTEUR LEVANT, ACCOUCHEUR DE L'HOPITAL
DE LA CHARITÉ.

A MES MAITRES DE L'ÉCOLE DE LIMOGES

Préface

Au cours des heures de loisirs que nous laissent nos études médicales, nous avons pu nous intéresser à l'évolution littéraire du siècle passé. C'est ainsi qu'à pénétrer assez avant et avec un esprit nouveau dans la vie des poètes du XIX^e siècle, nous avons été frappé par ce fait qu'un certain degré de névropathie paraissait accompagner volontiers la supériorité intellectuelle et plus particulièrement le génie poétique. Dès lors il nous parut intéressant de préciser les rapports du génie poétique et de la névropathie en tant qu'état spécial et biologiquement anormal du système nerveux, révélé par des signes évidents, mais qui ne saurait être rangé dans aucune des névroses connues ou cataloguées.

En fait, nombreux sont les documents qui nous auraient permis d'affirmer l'existence de tares psychiques plus ou moins graves chez beaucoup de supérieurs intellectuels. Il suffit d'étudier d'un peu près la vie des grands poètes de la seconde moitié du XIX^e siècle pour se convaincre de la coexistence fréquente chez les mêmes sujets de la supériorité intellectuelle et de la névrose. Mais si la loi de coïncidence est bien établie, la filiation ne l'est pas. « La vérité, dit Cul-lere, est simplement dans la notion de souche commune, de

tronc commun, dont la supériorité intellectuelle et la psychonévrose sont des branches différentes et distinctes. Cette racine commune est constituée par le tempérament nerveux très marqué, l'état névropathique héréditaire ou acquis... »

Or, si ce tronc commun est moins une maladie qu'un tempérament, si le supérieur n'est pas nécessairement malade et la névropathie indispensable au génie, on conçoit cependant que cette identité de souche avec la névropathie puisse être de quelque danger pour la supériorité intellectuelle.

Sans doute ne ferons-nous point état du célèbre argument que Moreau, de Tours, exposa en 1859, dans son livre sur la psychologie morbide. « Les dispositions, disait-il, qui » font qu'un homme se distingue des autres hommes par » l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par » son excentricité ou par l'énergie de ses facultés intellectuelles, prennent leur source dans les mêmes conditions » organiques que les divers troubles moraux dont la folie » et l'idiotie sont l'expression la plus complète. »

Il est évident, comme le fait justement remarquer Cullere, qu'assimiler l'activité de l'homme de génie à l'excitation maniaque est pure hypothèse et que nous n'en saurions trouver la preuve dans l'analogie qui existe entre l'inspiration, l'enthousiasme et l'excitation maniaque, encore que les Grecs aient désigné par le même mot de *μανία* la folie et l'inspiration poétiques.

Mais si, rejetant cette thèse extrême, nous cherchons à établir dans quelle mesure la supériorité intellectuelle s'accompagne de troubles plus ou moins marqués du système

nerveux, la grande fréquence de la névropathie chez les hommes de génie ne saurait nous échapper. Déjà Aristote écrivait qu'il n'est point de grand esprit sans quelque grain de folie et en fait, des génies et surtout des grands poètes du siècle dernier dont la gloire nous est parvenue, bien peu parurent échapper à ce déséquilibre affectif, à cette émotivité morbide qui ouvre la porte à la névropathie.

À la réflexion, nous n'en saurions être étonnés. Il y a déjà quelque chose de presque merveilleux dans le seul fait de la création artistique qui nécessite de la part du génie créateur une exacerbation nerveuse quasi-anormale.

Le génie scientifique même ne peut se passer de cette exaltation affective « L'hypothèse, disait Guyau, est le » poème du savant. Kepler, Pascal, Newton, comme le » marque Tyndall, avaient des tempéraments de poètes, » presque de visionnaires. Faraday comparait ses intuitions » de la vérité scientifique à des illuminations intérieures, à » des sortes d'extases, qui le soulevaient au-dessus de » lui-même... »

C'est qu'en effet, pour aborder le vrai génie, il faut cette vue intérieure dont parle Carlyle, qui pressent le vrai et le beau avant d'avoir la parfaite connaissance, et qui par son essence même dépasse le libre jeu de l'activité psychique normale. Il faut sortir du parfait équilibre, se libérer en quelque sorte par un élan affectif plus puissant que les autres du joug physiologique normal et habituel pour arriver à cette vision idéale des formes possibles de la vie qui fait reculer au rang d'accident la vie réelle elle-même.

Or, dès que nous touchons au génie poétique cette vision intérieure qui d'habitude surgit et passe à la manière d'un

éclair tend à remplacer la vision exacte des choses. Elle n'est plus le trait de génie qui illumine brusquement le cerveau du créateur. Elle n'est plus l'impulsion inaccoutumée qui transporte pour un instant l'homme génial dans le domaine de l'irréalisé et fait de lui un visionnaire. Elle est l'impression habituelle que le poète reçoit désormais du monde à travers le prisme déformant de sa sensibilité et qui lui permet de se jouer plus librement autour des choses, tout à son idéal de Beauté et de Vérité.

Sans doute, même arrivé à ce degré d'affectivité sensorielle, le poète n'en reste-t-il pas moins en deça du pathologique. Il sait faire la part de l'imagination créatrice, du rêve et de l'inspiration dans sa perception du monde extérieur et dans sa vision des choses et de la vie. Mais par l'essence même de son génie, en raison même de la délicatesse de son système nerveux éminemment sensible et partant plus fragile, il est, plus que tout autre, prédisposé à la névropathie. Il suffit d'une hérédité un peu plus chargée, d'une sensibilité un peu plus grande pour qu'à la faveur d'une épine organique ou d'un choc émotionnel surgisse la névropathie. Placé comme une plaque sensible au seuil de la vie affective, doué d'un système nerveux prompt à vibrer et s'émouvoir au moindre choc, le poète ne saurait se comporter de la même façon que le commun des mortels. L'intensité de ses réactions, l'originalité de ses visions, le portent plus facilement aux frontières du normal et du pathologique. Et c'est en ce sens qu'il peut se montrer névropathe, ayant l'étrange privilège d'une impressionnabilité spéciale, source de son génie, mais, qui, par la place prépondérante qu'elle prend dans sa vie même, favorise l'usure plus rapide d'un système nerveux plus sensible.

Or, comme dit Cullere « plus la civilisation est avancée et complexe, plus elle engendre d'esprits inquiets, troublés, dévoyés et malades... » et c'est ainsi que cette fin du XIX^e siècle, troublée et chargée de mystère comme la plupart des fins de siècles, offre à l'observation du médecin l'étonnante singularité d'un grand nombre de poètes plus ou moins touchés par la névropathie, à la recherche d'un spiritualisme sans issue dans l'extrême complication des mœurs et des idées, troublés par les progrès de l'individualisme et du scepticisme sous toutes ses formes.

Nous aurions voulu, en passant en revue quelques œuvres poétiques de la fin du XIX^e siècle, montrer quelle part revient à la névropathie dans la source de l'inspiration. Nous aurions voulu nous pencher sur la vie des poètes pour y rechercher l'expression de cette impressionnabilité spéciale, de cette émotivité morbide qui constitue une des conditions indispensables du tempérament génial et sans laquelle nous pensons qu'il n'est point de génie poétique. Dans le cadre de cette thèse, nous avons pensé pour illustrer nos conclusions, à nous attacher à l'étude de la vie et de l'œuvre de Maurice Rollinat. Déjà le titre seul des « Névroses » suffisait à attirer sur lui la critique médicale. Déjà la constatation d'une esthétique si particulière presque uniquement basée sur le macabre et l'irréel autorisait le psychiatre à s'intéresser au mécanisme d'une inspiration de source aussi singulière. Mais nous n'aurions point osé conclure à quelque problème psychiatrique chez Maurice Rollinat sur la seule connaissance de son œuvre littéraire, si l'examen de sa vie ne nous avaient permis de relever des troubles évidents de son système nerveux.

Nous nous permettrons donc, au début de cette thèse, de donner tout ensemble un aperçu de l'œuvre et de la vie de Maurice Rollinat. Puis après cette étude biographique et littéraire, qui nous servira en quelque sorte d'observation, nous entrerons dans le vif même de l'étude psychopathologique dont le résumé nous servira à appuyer nos conclusions sur les rapports du génie poétique et de la névropathie.

PREMIÈRE PARTIE

La Vie et l'Œuvre de Maurice Rollinat

Il allait l'âme vague, diverse, éparse, vieille
comme la terre, jeune comme les fleurs du
pommier, vide de pensée et pleine d'images
confuses, désolée et désirante, douce, inno-
cente, lascive, triste, traînant sa fatigue et
poursuivant des illusions et des espérances
dont il ignorait le nom, la forme et le visage.

Anatole FRANCE.

I. - L'Enfance du Poète

Il était donné au poète halluciné de la Peur et de la Mort de naître au sein même de ce Berry si riche en étranges légendes, et qui conserve encore des feux-follets sur ses étangs, des sorcières dans ses brandes, et des lutins dans ses clairières. Maurice Rollinat naquit à Châteauroux, le 29 décembre 1846, second et dernier fils d'Isaure-Marie Didion et François Rollinat. Il appartenait par son père, avocat de talent, plus tard représentant du peuple, à une vieille et illustre famille berrichonne qui avait dès le XVII^e siècle tenu rang fort honorable dans les charges de la province. Georges Sand, grande amie de son père, lui choisit son prénom de Maurice : Maurice Rollinat ! nom prédestiné dira Emile Vinchon, puisqu'il contient cet anagramme tout à fait dans la note du futur auteur des *Spectres* : la mort lui ricane !

Maurice fit ses études dans sa ville natale, d'abord chez les jésuites, au collège Saint-Pierre, puis au lycée de Châteauroux, et à 16 ans, il passait aisément à Poitiers son examen de bachelier. Non point qu'il fût élève exceptionnel. La lecture du palmarès des quatre années d'études qu'il passa au lycée ne laisse pas de doute à cet égard. Il semble plutôt que doué d'une intelligence vive et d'une com-

préhension rapide, il n'accorda à l'étude que la somme de travail indispensable pour la réussite de ses projets. Aux spéculations de l'esprit, Maurice préférait de beaucoup les exercices corporels. Il excellait en gymnastique; recherchait les jeux bruyants où il pouvait donner libre cours à son besoin d'expansion physique, et se dépensait volontiers en de nocturnes équipées par les paisibles rues de sa vieille cité. Déjà, en compagnie de plus âgés que lui, il fréquentait assidument les bals de faubourgs, et l'on peut croire que ce n'était pas seulement les plaisirs de la danse qui attiraient en ces lieux le brillant jouvenceau. A peine adolescent, il avait été en butte aux amours ancillaires et dans l'emportement de sa jeunesse il profitait abondamment d'une initiation précoce qui devait être pour lui lourde de conséquence.

Cependant, quelle que fut la turbulence de sa vie, la dépense physique à laquelle il se livrait ne suffisait point à apaiser l'ardente soif d'extériorisation qui l'assaillait déjà : et dès lors il chercha dans l'art le moyen d'épancher le trop plein de son extrême sensibilité. Il avait dès le collège tourné quelques courts poèmes et vers 1865 il pensa publier en Hollande un premier volume de vers. Mais trop tôt éveillé aux plaisirs de la vie, les veilles et les excès de toutes sortes le contraignirent bientôt à abandonner pour un temps tout projet littéraire.

D'importants troubles nerveux : vertiges, céphalées atroces, troubles cardiaques, pesanteurs gastriques et d'inquiétantes hallucinations n'avaient point tardé à apparaître qui nécessitaient de toute évidence une cure sévère de repos et d'isolement. Maurice Rollinat se réfugia donc à Bel-Air, dans la propriété que ses parents possédaient à quelques

cinquante kilomètres de La Châtre. Après un séjour de plusieurs mois, l'âme plus calme et le corps plus dispos, il occupa pendant quelque temps un emploi de clerc de notaire à Orléans. Puis la guerre survint. Maurice se retira avec sa mère à Châteauroux, les troubles nerveux dont il ne cessait pas de souffrir lui ayant valu d'être dispensé du service militaire. La paix signée, l'angoissant problème de la vie se posait pour lui avec plus d'acuité. Il lui fallait maintenant gagner sa vie. Son père était mort le 13 août 1867 et bien qu'il sa mère possédât alors une certaine aisance, il ne pouvait point cependant prétendre vivre en rentier ou en gentilhomme. L'étroite vie de province ne suffisait pas d'autre part à ses aspirations littéraires. De nombreux amis, le docteur Grellety, Mounet-Sully, lui conseillaient vivement de venir tenter sa chance dans la capitale : en 1872, muni de quelques recommandations, l'esprit plein de projets et la joie dans le cœur, Maurice partait pour Paris.

2. - Rollinat à Paris

Ce fut à la mairie du 7^e arrondissement que Rollinat vint échouer comme employé et, ironie du sort ! au bureau des naissances et des décès. On conçoit aisément combien ce monotone état de bureaucrate pour lequel il n'était point fait, devait paraître lourd au poète. La vie de Paris et ses plaisirs faciles ne suffisaient pas à lui faire oublier les landes de son pays. Heureusement il avait son art, et les actes de décès et de naissances que l'on conserve encore et qui portent au dos des strophes et des poèmes ébauchés témoignent de l'activité poétique qui animait alors Rollinat. Il préparait son premier volume de vers : « Dans les Brandes », d'inspiration toute berrichonne, et qui devait passer inaperçu. C'est qu'il n'avait personne pour lui aplanir les difficultés du début. Georges Sand était vieille et ne se souciait plus de pousser qui que ce soit, fût-ce le fils de son meilleur ami.

Cependant Rollinat avait retrouvé à Paris le docteur Grellety qui devait lui fournir d'amples sources d'inspiration en l'entraînant dans les amphithéâtres et les salles de dissection. Déjà saisi par l'obsédante idée de la mort, le poète recherchait avidement tout ce qui pouvait alimenter sa peur et entretenir ses macabres visions.

Il nourrissait son imagination de la vue des cadavres blêmes, nus et abandonnés sur les dalles de pierre, au regard des troncs amputés, des corps sans tête ou des membres épars. Cependant, certain jour, on dut le reconduire en hâte dans sa chambre tant ses traits convulsés et son regard absent étaient inquiétants et faisaient redouter une crise nerveuse.

Ce fut à cette époque que le poète eut l'idée d'un drame extraordinaire qu'il devait terminer en compagnie du doux Pierre Elzéar, et qui s'ouvrirait sur une exécution capitale pour se terminer sur un suicide au moins original, où le désespéré se guillotinerait lui-même. Ce drame invraisemblable, digne du Grand Guignol, ne vit jamais le jour et sans doute n'y perdons-nous rien. Maurice Rollinat avait par ailleurs donné la mesure de son grand talent. Il avait mis en musique six poèmes de Beaudelaire, d'un art infini, absolument étrange et saisissant, composé des valse et des mélodies qu'il eût la mauvaise fortune, dira Charles Buet, de confier à un éditeur fort endormi. C'était le plus souvent dans une petite brasserie de la rue Racine, fréquentée surtout des rapins et de la jeunesse littéraire du moment que Rollinat « plaquant des accords sauvages, faisait retentir de » sa rude voix les entrailles des auditeurs en chantant la » musique presque religieuse composée par lui sur les sons nets de Beaudelaire ». Cette étrange musique, défiant toutes les règles établies de l'art musical et de l'harmonie, donnait à l'audition une merveilleuse sensation de plénitude et de beauté. D'une puissante originalité, faisant corps avec le poème, drapant le vers de ses sonorités, s'appropriant et s'adaptant à tous les mouvements de la pensée ca-

chée sous la forme poétique, elle semblait ne plus faire avec elle qu'une œuvre merveilleuse issue d'un art qui n'a pas encore de nom plus complet que la musique, plus émouvant que la poésie. « C'est le cri de l'âme, dira Charles » Buet, c'est l'envolée de la conscience, c'est une mélodie » extra-humaine toute de sensation, de raffinement, qui » parle aux cœurs ensevelis dans le scepticisme égoïste du » siècle et qui fait sous sa voix aiguë jaillir la douleur. »

Devant cette musique d'une audace si nouvelle, mais si parfaitement adaptée à l'œuvre poétique, les maîtres d'alors eux-mêmes s'intéressaient, encore qu'elle ne fut rien moins qu'académique par ses modulations souvent très éloignées, et ses vagues d'étrange harmonie qui se succédaient maintes fois sans liaison. Massenet conseilla en vain au jeune musicien d'étudier au moins les règles élémentaires de l'harmonie. « Le jour où ma musique serait harmonisée et soumise aux règles, disait Rollinat, elle ne signifierait plus rien. » Et sans doute Gounod l'avait-il pressenti lorsqu'il disait : « Rollinat est un fou génie ».

Ce fut aussi dans ce petit cénacle de la rue Racine que, l'œil noir perdu dans le rêve, ses cheveux embroussaillés retombant en longues mèches sur sa figure pâle et tourmentée, Maurice Rollinat évoquant les landes brumeuses du Berry « où une peur effroyable saisit l'homme en face de la nature », fit connaître ses premiers vers. Même dans ses premiers poèmes, tout parfumés de terroir et imprégnés d'amour pour la terre natale, on pouvait discerner celui qui devait être le poète des « Spectres » et des « Ténèbres », des « Névroses » et des « Apparitions ». Déjà la vague du spleen déferle à grands flots dans son cœur :

Mais un long crépuscule embrume les buissons
Avec le soir qui vient, le sifflement des merles
Agonise dans l'air plein d'étranges frissons.
Un souffle humide sort de la mare au cresson :
O spleen, voici qu'à flots dans mon cœur tu déferles!

Déjà le frisson de la peur a secoué son corps et la vision
de la laveuse de minuit l'a hanté dans ses courses nocturnes :

Et la centenaire aux yeux jaunes
Accroupie aux pieds des grands aunes
Sorcière de la brande où je m'en vais tout seul
Frappe à coups redoublés un drap long de trois aunes
Qui pourrait bien être un linceul,

Alors tout à l'horreur des choses
Si fatidiques dans leurs poses;
Je sens la peur venir et la sueur couler
Car la hideuse vieille en lavant fait des poses
Et me regarde sans parler.

Il n'a point échappé à l'impression de peur et de tristesse
qui se dégage des forêts :

Arbres, grands végétaux, martyrs des saisons fauves
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves
Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.

.....
Une brume odorante autour de vous circule
Quand l'aube a dissipé sa nocturne stupeur,
Et, quand vous devenez plus grands au crépuscule
Le poète frémit comme s'il avait peur;

Sachant qu'un drame étrange est joué sous vos dômes
Par les bêtes le jour, par les spectres la nuit;
Pour voir rôder les loups et glisser les fantômes
Vos invisibles yeux s'ouvrent au moindre bruit.
Je fraternise avec vos tristesses énormes
Que vos sombres rameaux épandent dans les air.

Enfin nous citerons cette curieuse pièce : « Les Bottines d'Etoffe », d'un fétichisme évident, égarée en quelque sorte dans ce volume de vers d'inspiration presque purement champêtre et qui nous dévoile le futur auteur des « Luxures » :

Elles me piétinaient l'imagination
Mais avec tant d'amour, qu'ainsi foulé par elles
J'avais des voluptés presque surnaturelles
Qui m'emportaient en pleine hallucination.

O qui rendra jamais l'attouchement magique
De ces bottines d'ange aux souplesses d'oiseau ?
Tout ce que la langueur a de plus léthargique
Se mêlait à ma moelle et coulait dans mes os !

Leurs petits bouts carrés me becquetaient les lèvres
Et leurs talons pointus me chatouillaient le cou.
Et tout mon corps flambait : délicieuses fièvres
Qui me vaporisaient le sang !

Cependant Rollinat avait la nostalgie de son pays : « Ma
» chère maman, écrivait-il le 8 mai 1876, je suis très fati-
» gué de moi-même et des autres ! J'avoue que j'attends
» avec impatience la fin de l'été pour aller prendre un bain
» de nature en pleine campagne. Je demanderai un congé

» d'un mois au moins afin d'avoir le temps de me refaire
» l'esprit et le corps. » Car en effet, la vie de Paris avait
durement éprouvé le poète. Déjà les veilles, les excès de
table et de boisson, il faut bien le dire, avaient fortement
compromis sa santé. Non point que le poète s'enivrât par
vice ou par passion. Mais on conçoit qu'au cours de ces
réunions dans les brasseries ou même chez des amis où l'on
veillait jusqu'au matin, la nuit ne se passait point sans
forces libations. Et puis Rollinat, doué d'un tempérament
sensuel, ne boudait à aucune des conquêtes que lui valaient
à la fois sa noble et belle prestance et sa renommée déjà
naissante. Et l'on peut assurer qu'elles furent nombreuses,
dans le milieu de femmes un peu blasées où vivait alors
Rollinat, pour lesquelles le frisson de l'angoisse et de la
mort que leur apportait le poète n'était qu'un piment de
l'amour, prometteur de voluptés inconnues. Rollinat fumait
aussi beaucoup et son métier de rond-de-cuir lui avait valu
d'apprendre à priser, car il ne fallait pas fumer au bureau
et il n'aurait su se passer de l'herbe magique comme il se
plaisait à appeler lui-même le tabac.

Quoiqu'il en soit, il revint au pays, en 1876, passer son
mois annuel de congé d'employé de mairie, l'âme triste et
le cœur vide, en proie aux céphalalgies qui ne devaient plus
le quitter jamais, et l'intestin déjà touché par ce mal mys-
térieux qui devait aboutir au carcinome final. Il s'en fut à
Bel-Air dans ce grand et beau domaine quelque peu sau-
vage et mélancolique que son père avait acquis en 1850.
Ce coin de Berry l'enchantait. La maison avait sa légende,
construite a-t-on dit dans ce lieu alors désert par une femme
plus qu'originale qu'un caprice avait fixé là. Maurice Rol-

linat aimait à se promener le soir, au clair de lune, par ces paysages émouvants de simplicité, au travers des landes arides et des taillis pleins de mystères, l'âme hantée d'horribles pensées et le corps secoué du frisson de la peur. Il épiait les bruits de la nuit qui résonnaient en lui comme autant de clameurs et réveillaient en son cœur le souvenir de tous les fantômes, de tous les spectres, de toutes les apparitions des légendes berrichonnes. Il voyait surgir la mort de l'ombre fantastique des arbres tordus sous le « Soleil de Minuit », il écoutait les chouettes, les hibous et les chats-huants se disputer le silence de la nuit, et le grand meneur de loups était passé devant lui, raide comme un mort, menant sa bande ensorcelée. Le matin le trouvait rêvant sur la lande brumeuse, guettant l'éveil du petit lièvre, avide de saisir les reflets du soleil naissant sur les genêts, les joncs et les bruyères, debout dans le vent du matin qui secoue les herbes folles. Il a vu toutes les bêtes, du crapeau lourd au serpent vif. Il a trouvé sur son chemin le meunier enfariné, le curé matinal et le facteur rapide, et Jeanne qui menait sa génisse au taureau. Car, dès le jour, il prenait la route « de Châteaubrun ou de Crozant », ne voulant rien perdre de toute cette poésie agreste, de toutes ces sensations éparses, diverses et variées, souvent profondes, toujours vives et auxquelles se mêlaient toujours de la peur et de la tristesse. Nous verrons toute l'influence de ce Berry mélancolique sur son œuvre et sur lui-même, de ce Berry qui l'avait nourri et si l'on peut dire pétri à sa ressemblance et auprès duquel il devait plus tard chercher le repos impossible de son âme tourmentée.

Mais il lui fallut bientôt reprendre le chemin du retour. Ce mois de congé trop vite écoulé ne lui avait pas apporté tout le repos désirable et son ami Camille Guymon, le trouvant encore très fatigué, insista pour qu'il vint passer quelques jours en sa compagnie, aux environs de la Grande Chartreuse. Ce fut là qu'il connut celle qui devait devenir sa femme le 19 janvier 1878, Marie Sérullaz. Cette union ne fut pas longtemps sans nuage. Dans cette famille chrétienne et d'honnête bourgeoisie, Rollinat, artiste et bohème, devait faire positivement l'effet d'un diable dans un bénitier. Par ailleurs, en butte à des accès anxieux et des crises de dépression nerveuse, le poète ne devait pas toujours être un mari folâtre. Et puis la gloire était venue et avec elle le cortège des amis auxquels Rollinat entendait tout sacrifier, voire même son propre repos, et aussi les innombrables bonnes fortunes, qui, sont, j'allais dire la rançon de la renommée, surtout quand elles s'accompagnent de noblesse et de quelque beauté. Donc Marie Rollinat, froissée dans sa pudeur de femme et d'épouse, désespérant de maintenir jamais dans la vie familiale, ce bohème à l'âme douce mais navrée et toujours désirante, se résigna à la séparation. Rollinat en pensa devenir fou de douleur. « Il ne dut son salut, » dit M. Emile Vinchon, qu'à son ami Haraucourt qui le » prit chez lui, l'empêcha de se tuer, le surveilla, le recon- » forta comme il put et le sauva de ce désespoir »..

Entre temps, Rollinat avait connu la gloire, la vraie gloire, celle qui du jour au lendemain vous fait l'idole d'une foule et d'une élite. Il avait fait connaître ses « Névroses » et Barbey d'Aurevilly, Albert Wolff, Sarah Bernhardt, l'avaient sacré grand poète. En fait, les salons parisiens se

le disputaient. Mais ce fut surtout aux Hydropathes, puis au Chat Noir que Maurice Rollinat fit connaître « Les Ames », « Les Luxures », « Les Refuges », « Les Spectres » et « Les Ténèbres », qui devaient composer son livre des Névroses et le placer, suivant l'expression de Barbey d'Aurevilly entre Edgar Poë et Beaudelaire, mais encore plus foncé en noir, plus lugubre, plus démoniaquement lugubre qu'eux. Il fut vraiment alors le poète étrange du mystère et de la mort. Son extrême sensibilité, avivée encore par la vie de labeur et de plaisir qu'il menait à Paris, l'avait conduit aux limites du pathologique. Il fallait le voir, dit Adolphe Brisson, le soir, dans les cénacles et dans les brasseries où il payait vaillamment de sa personne. Il s'asseyait au piano et chantait en s'accompagnant lui-même d'étranges poèmes. C'était des récits macabres, des légendes dans la note fantastique qui faisaient passer un frisson sur l'auditoire. Il faut dire que l'auteur les interprétait merveilleusement. Il avait une voix sonore, des yeux noirs pleins de feu, une mimique expressive et par-dessus tout une chaleur d'âme, un emportement qui donnait à ses vers un relief inoubliable. Le remarquable article de Léon Bloy dont nous extrayons le passage suivant donne une idée de ce que pouvaient être de telles auditions :

Cette lucidité passagère et si étrangement avertissante que toute grande commotion esthétique fait vaciller quelques minutes dans la tête humaine, me montrait, comme dans l'extase, la profonde vie cachée de ces êtres de vie et de douleur, de ces Ugolins de l'art affamés d'infini, et s'efforçant au fond de l'enfer de tromper leur main enragée sur le crâne de quelques stupides ennemis. Je concevais très bien la poi-

gnante, la despotique substantialité du rêve et sa glorieuse primauté sur les animales et contingentes réalités de la vie sensible. Cette musique plus terrible peut-être dans ses suavités que dans ses violences, cette voix de poète si navrée d'angoisse et si crucifiée — semblable à la Tristesse et à la Peur qu'une effroyable tendresse aurait amoureusement enlacées — ondu-laient et serpentaient si formidablement autour de ce tas de cœurs modernes jetés par la fantaisie dans ce sous-sol banal, que l'applaudissement lui-même, cette détente nerveuse de la brute humaine ravie, ne se produisait pas immédiatement. Les nerfs enroulés autour de l'âme par cette mélodie tortionnaire, comme les entrailles du martyr de Rubens autour de son cabestan, ne se déroulaient qu'avec lenteur sous les visages blêmes et stupéfaits. Porté, comme je l'étais, par ma sensation sur le rebord crépusculaire de la vie normale, je ne pus me défendre en dépit des différences les plus énormes et les plus essentielles, de songer au désespéré Henri Heine à propos de Rollinat. Vous vous rappelez cette impitoyable poésie du scarabée, d'un spiritualisme si cruel. Cet insecte d'or et d'azur qui a brûlé ses ailes à la flamme des lampes vulgaires, et qui rampe dans la vermine avec des douleurs de Dieu, le spiritua-liste Rollinat m'y faisait penser et me le faisait voir jusqu'au point d'en pleurer et d'en défaillir de douleur.

D'ailleurs celui qui pouvait ainsi révolutionner si doulou-reusement l'âme et le cœur savait aussi manier non sans quelque âpreté l'ironie la plus déconcertante et ce n'était pas la moindre étrangeté de cette âme angoissée et pleine de mystères de passer brusquement des larmes à la joie, de la plus poignante tristesse au rire le plus moqueur. « Les hommes les plus tendres, disait Anatole France, ne sont pas les moins moqueurs : la même sensibilité qui excite à pleu-rer de beaucoup de choses, provoque à rire de beaucoup d'autres ».

Mais l'on sentait bien que ces explosions de joie sardoniques et violentes n'étaient que l'exacerbation morbide d'une sensibilité exaspérée, rire étrange du spleen de celui qui devait toute sa vie traîner comme un boulet un incurable ennui :

L'inexorable ennui me corrode et me mord
Ne laissant plus au fond de mon âme déserte
Que la seule pensée horrible de la mort.

dit-il dans l' « Hypochondriaque » et plus loin dans « l'Angoisse » :

Mon cœur est plein d'ombres funèbres,
Et le flambeau de ma raison
Lutte en vain contre les ténèbres
De la folie.....

Il est le pèlerin hanté par la nature, l'halluciné de la peur et de la mort. A chaque page des « Névroses » s'étale la macabre angoisse des rêves horrifiants et des visions funèbres. « On ne peut bannir de la littérature cette préoccupation de la fin de l'homme, dit M. Gustave Geffroy, mais ajoute-t-il, auprès de ces inspirations amères et fortes il y a des raffinements et des singularités inutiles ». En fait, la « Dame en cire », le « Monstre », le « Succube », « l'Amante macabre », les « Deux poitrinaires », la « Morte embaumée », « Mademoiselle Squelette », la « Relique » témoignent d'une sensualité malade et la plus débridée allant jusqu'aux aberrations de la psychopathie sexuelle. Par ailleurs l'implacable obsession se fait jour

dans « le Maniaque », la « Bibliothèque », la « Joconde », ou l'hallucination visuelle dans la « Chimère », la « Clairière » où paraît la Chercheuse de simple, « l'Horoscope », « l'Enterré vif », et partout la putréfaction, partout la pourriture des cadavres infortunés, partout la vision d'outre-tombe. Il rêve un pays rouge et suant le carnage :

Hérissé d'arbres verts en forme d'âteignoir,
Des calvaires autour, et dans le voisinage
Un étang où pivote un horrible entonnoir

avec aussi pour jardin deux ou trois cimetières où il pourrait rôder des nuits entières et se promener seul, lugubre et triomphant. Mais à force de songer il est à bout de songe, son pas n'avance plus pour le voyage humain :

Mon crâne est un fourneau d'où la flamme déborde :
Martyr opiniâtre et lent comme un remords !
Et je sens dans mes os l'épouvantable horde
Des névroses de feu qui galopent sans mors.
Comme un vaisseau brisé, sans espoir qu'il aborde
Mon cœur va s'enfonçant dans ce gouffre des morts
Loin du passé qui raille et que le regret borde
Et je grince en serrant mes deux poings que je mords.

C'est qu'aussitôt que le ciel se voile

Et que le soir brun tisserand
Se met à machiner sa toile
Dans le mystère qui reprend

le mauvais œil le persécute et la Peur et Satan qui le guettent s'emparent de son esprit :

Il faut me voir sans cesse, où que mon regard plonge,
En tout lieu se dresser la Peur sur mon chemin.
Satan fausse mes yeux, l'ennui rouille ma main
Et l'ombre de la Mort devant moi se prolonge.

Il est évident que l'homme qui vivait ainsi dans la peur et dans l'éternelle angoisse était par quelque côté différent de la normale. Car si l'expression morbide de cette étrange poésie ne peut être critiquée en tant que matière d'art, du moins le mécanisme psychique de création ne saurait nous laisser indifférent. Comme toute activité imaginative, l'activité poétique se traduit par une tendance à transformer la réalité du monde environnant conformément aux désirs et aux tendances de l'esprit créateur. Ce n'est que par ce détour que le poète arrive à satisfaire des aspirations qu'une morale conventionnelle réprouve le plus souvent. C'est ainsi que Rollinat, tourmenté par l'idée du macabre, inconsciemment troublé par des rêves d'une sensualité dépravée, cherche à vivre dans l'art les désirs omnipotents que la vie réaliste lui interdit de connaître. La morbidité nerveuse qui éclate dans les Névroses répond réellement à une exaltation affective, à une déviation de la sensibilité toujours orientée dans le sens du macabre et de l'irréel. Assurément parmi les cinq livres des Névroses, les Refuges demeurent le seul recueil qui ne contienne point le récit de quelques hallucinations sensorielles. Non pas seulement hallucinations visuelles comme nous l'avons vu, mais aussi auditives, comme dans « l'Horoscope », « L'Amante Macabre », « La Bibliothèque », « La Putréfaction ».

L'odorat même reçoit des sensations anormales :

Un parfum chante en moi comme un air obsédant
Tout mon corps se repait de sa moindre bouffée
Et je crois que j'aspire l'haleine d'une fée.

dit-il dans les « Névroses ». Par ailleurs, nous trouvons dans « Fin d'œuvre », une courte poésie consacrée à l'odorat, ce sens magique, enchanté

Dans lequel tout homme se plonge
Dans l'infâme réalité
Ou dans la noblesse du songe.

La morbidité nerveuse de Maurice Rollinat apparaît donc clairement dans ce livre des « Névroses » qui devait lui apporter la gloire et la renommée. Charles Frémine lui dédiait en 1872 ce sonnet funèbre placé dans « Fin d'œuvre » :

Vous recherchez l'odeur acre des pourritures,
La clarté de la lampe aux voûtes des caveaux,
Et vous interrogez au fond des sépultures
Les crânes dont les vers ont mangé les cerveaux.

Sous l'écorce des chairs, les jeunes ossatures
Ont pour vous des attraits effrayants et nouveaux
Et vous dormez aux bras d'infâmes créatures^{*}
Pour nous mieux détailler leurs monstrueux travaux !

L'ange de Beaudelaire aux noirs vaincus, fidèle,
Attache à votre lyre un bouquet d'asphodèle
Cueilli dans les jardins du Chantre du Corbeau.

O poète! O chercheur! bravez les pudeurs fausses!
Entrez aux lupanars et violez les fosses.
Car vous serez un jour l'Edipe du tombeau.

Et lui-même dans son sonnet en réponse traçait de lui ce portrait :

Toi tu vis dans l'azur et moi dans les Abîmes
Et, tandis que mes vers pleins de brume et de fiel
Ont des parfums de Mort, de Débauche et de Crime,
Les tiens ont la saveur du lait frais et du miel
Moi j'enchasse l'horreur dans d'inférieures rimes
Et j'enfonce en mon cœur un morbide scalpel.

.....

Enfin nous citerons la dernière pièce des « Névroses », qui donne bien une idée de l'état d'esprit de Maurice Rollinat et qui est l'épigramme que le poète composa pour lui-même :

Ci-git le roi du mauvais sort.
Ce fou dont le cadavre dort
L'affreux sommeil de la matière
Frémit pendant sa vie entière
Et ne songea qu'au cimetière.
Jour et nuit par toute la terre
Il traina son cœur solitaire
Dans l'épouvante et le mystère,
Dans l'angoisse et dans le remords
Vive la mort ! Vive la mort !

3. La Retraite à Fresselines

« Ainsi, dit Adolphe Brisson, l'écrivain qu'on traitait en » bohème fut tout à coup révééré. Les éditeurs qui refu- » saient dédaigneusement ses manuscrits, les lui arrachè- » rent. Un barnum lui proposa cent mille écus pour le » trimballer à travers l'Europe. Il refusa. Il se vouait si » ardemment à l'exécution de ses œuvres qu'il y consumait » ses forces. La phtisie le guettait — ou l'aliénation men- » tale. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Il se devinait » jaloué, détesté, sourdement combattu par ses émules en- » vieux de son succès. Ce malaise augmentait la fièvre qui » le minait. Son médecin n'y voyait qu'un remède : le » grand air, la paix des champs ». Et puis, outre que le départ de sa femme l'eût profondément affecté, ses reve- nus en avaient été fortement diminués et il ne lui était guère possible de vivre à Paris avec les 4.400 francs de rente qui lui restaient, fût-ce en 1883. Quant à reprendre son métier d'employé de mairie quitta quelques années auparavant, il ne devait même pas y songer. Et délaissé, malade, meurtri dans son âme et dans son corps, blessé dans son orgueil, il s'enfuit seul à Châteauroux en juillet 1883.

Il ne devait point y rester longtemps. Brusquement de retour à Paris dans le courant du mois d'août, il disait défi-

nitivement adieu à « la ville contre nature » pour se retirer dans la Creuse, amenant avec lui celle qui devait être désormais la compagne de sa vie et ne le quitter qu'à la mort, Cécile de Gournay. Il avait connu Cécile Poète, dite de Gournay, chez Sarah Bernhardt et quoique le sacrifice fût pour elle d'importance, il n'eût point trop de peine à la convaincre de prendre avec lui le chemin de l'exil, car il avait encore, bien que malade, « des cheveux noirs comme la nuit, des yeux fascinateurs, une pâleur fatale qui réduisait les cœurs au désespoir ou tout au moins au servage ». (Adolphe Brisson).

A vrai dire ce départ ne fut point un coup de tête. Rollinat ne s'était jamais fait à la vie de Paris. Positivement, il s'y sentait devenir fou. « Paris m'attire, écrira-t-il, comme » l'aspic attire l'oiseau, mais je ne me sens guère de véritable affection que pour les mornes pays où l'on peut vivre en sauvage et soliloquer tout à son aise ». Et plus tard retiré dans la Creuse, il dira : « Si j'étais resté à Paris je serais crevé ». Il avait choisi pour son charme et sa solitude ce coin de la Haute-Marche qui lui rappelait son Berry. Il habita d'abord Puy-Guillon, petit hameau situé à quelques deux kilomètres de Fresselines, puis en 1884, Fresselines même, dans une petite maison de paysans situés à cent mètres du bourg et sur laquelle le poète composa le quatrain suivant :

Ma maisonnette montre aux horizons tranquilles
Ses volets verts, ses clairs carreaux extasiés.
Le lierre et le moussu de sa toiture en tuiles
Et ses murs lumineux tout fleuris de rosiers.

Que les temps sont changés ! Plus rien ne vient aujourd'hui nous dire que ce fut là la demeure du poète. Point de lierre et de mousse sur la toiture en tuiles, plus de murs lumineux tout fleuris de rosiers, les clairs carreaux se sont voilés et le regard étonné contemple douloureusement le mur éventré de la propre chambre du poète transformée maintenant en garage. Nous pouvons cependant nous faire une idée de ce qu'était l'intérieur du poète d'après les descriptions qui nous en sont restées et surtout grâce aux photographies. Nous savons que Rollinat possédait deux portraits de Beaudelaire et d'Edgard Poë pour lesquels il professait une admiration sans limite, et qu'une reproduction de la mélancolie d'Albert Durer ornait le chevet de son lit :

« Au chevet de mon lit dans son cadre noir et nu la vieille
» gravure projette sur moi tant de miroitante et irrémédiable
» tristesse, que, toutes les fois quand je me couche, je
» frémis d'en approcher. C'est toujours un brusque face à
» face avec moi-même : il me semble que ma satiété, non
» moins incurable, s'y répercute ainsi que dans une glace
» miraculeuse, comme si dans ce fantôme de fer, dans cette
» femme ambiguë, lourde et mystique, aux ailes d'anges,
» la robe rigide, aux yeux clairs qui baillent le gouffre —
» se montrant, par l'angle têtue de son bras, si obstinément
» accoudée dans le dégoût — je trouvais la forme vivante et
» fixe de mon inerte angoisse, l'incarnation de mon âme et
l'attitude de ma pensée :

» Hélas ! rien n'est oublié dans cette figure de la plus
» épouvantable allégorie, et si le mince écart de notre existence
» semble avoir sa mesure dans les branches du com-

» pas qu'elle tient comme la destinée sur ses genoux de
» spectre ! »

Georges Lorin y avait accroché une peinture représentant un couple en parure de bal, qui n'était que deux squelettes habillés. Dans la salle à manger, un buste de Ringel d'Illzach symbolisait la Perversité sous les traits d'une jeune femme au regard équivoque. Rollinat vieillissant devait d'ailleurs remplacer ce buste par une statuette de Pallas Athénée, déesse de la Sagesse et de la Raison. « Il croyait, dit Emile Vinchon, marquer une vie plus sage, en réalité plus morose ». Enfin on y voyait un corbeau empaillé, sans doute celui d'Edgard Poë, et dans le salon la photographie d'un extraordinaire chapiteau de l'église d'Ardentes représentant une femme nue qui, convulsée d'horreur, donne les seins à un serpent et à un crapeau, solidement maintenus par deux horribles diables. Naturellement il y avait aussi un piano, deux pianos même, accompagnés du masque de Beethoven et du plâtre de Chopin.

Tous ces détails n'ont d'intérêt que pour mieux faire sentir l'étrangeté du cadre dont aimait s'entourer Rollinat, et l'ambiance quelque peu morbide dans laquelle il se plaisait à vivre. Ajoutons à cela qu'un parfum subtil et bien particulier flottait toujours dans la maison et nous comprendrons l'étrange sensation dont parle Emile Vinchon et qu'éprouvait le visiteur, sensation « qui se mêlait au rire et à l'effroi que le diseur et le chanteur vous faisait éprouver selon son gré, à l'ébranlement des nerfs que l'on ressentait malgré soi. Les lits avaient beau être doux, les chambres à coucher avaient beau être chauffées l'hiver, parfums,

» musique, poésie, tout ce qu'on avait entendu, vu, respiré, vous empêchait de fermer l'œil ».

Pendant vingt ans, de 1883 à 1903, la vie de Maurice Rollinat s'écoula ainsi à Fresselines, dans le calme et la solitude, à l'abri semble-t-il de toute cause extérieure de tristesse et d'ennui. Cependant, comme partout ailleurs, l'horreur, le spleen, la maladie et la mort devaient visiter le poète jusque dans sa retraite.

Rollinat eut, dès le début, quelque peine à se faire à l'exil qu'il avait volontairement décidé. Quel que fût le charme incontestable et l'agreste beauté du pays, quelque avide de paix qu'eût été le poète, Paris l'avait trop habitué à la gloire et à l'encens, pour qu'un peu d'amertume ou d'obscur regret ne naquît point de l'excès même de solitude. Aussi, pour vaincre l'angoissante impression d'isolement et de quasi-abandon qui l'envahissait peu à peu, organisa-t-il à Fresselines de fréquentes réceptions. Il multipliait les invitations et sa joie était grande de pouvoir reprendre avec ses amis les longues causeries d'autrefois. On y parlait un peu de tout, de poésie et de musique, de femmes aussi bien que de littérature.

Mais c'était surtout pour le poète l'occasion souhaitée de déclamer devant un petit cercle d'élite le plus récent de ses poèmes ou d'interpréter sa dernière mélodie. Car il travaillait sans relâche, malgré le long cortège de misères physiques : migraine, dyspepsie, rhumatismes qui ne laissaient point de le continuellement assaillir, trouvant dans l'expression de l'art la délivrance du monde fantastique d'idées et de sensations qui l'emplissaient et l'obsédaient sans cesse. Il fit entre temps quelques courts voyages à Limoges, à Châ-

teaux, à Bel-Air où habitait sa mère, et surtout à Paris, ce Paris pour lequel il n'était point fait, et qui cependant l'attirait pour tout ce qu'il contenait d'intense vie artistique. Mais, son retour, chaque fois, était une défaite, et il regagnait sa retraite plus vieux et plus malade, le corps un peu plus las et l'âme un peu plus triste. Sa mélancolie s'accommodait mal de la trépidante existence des villes. Mieux lui plaisait la poignante tristesse des bords de la Creuse où il pouvait du moins donner libre cours à son angoisse, dans le cadre parfait des gorges tourmentées et des coteaux déserts. Il était sans cesse par monts et par vaux, errant au hasard de la course, par les chemins tortueux qui serpentent au flanc des coteaux, parfois aussi flânant plutôt que pêchant au long de l'accueillant cours d'eau.

Son plaisir le plus grand était dans la contemplation de l'eau dont il avait, disait-il, le goût maniaque : « ce louche » élément qui, secrétant le danger, couvant l'horreur, amuse la maladie, confisque l'angoisse, engourdit le sang, le cœur et la pensée ». D'ailleurs la pêche même lui était parfois sujet à angoisse, ainsi que le rapporte Emile Vinchon : « Un poisson mordait à l'appât. Mais soit que le fer rage fût trop brusque, soit que le crin fût trop faible, Rollinat constata que le poisson avait fui l'hameçon. Alors son inspiration lui montra le poisson ramené par un autre pêcheur. Celui-ci n'apercevant pas l'hameçon, l'avalerait sans doute en mangeant le poisson, et il voyait déjà le malheureux se tordre dans d'horribles souffrances. C'est ainsi qu'il concevait à tous ses actes une répercussion exagérée à l'infini. Il disait avec raison qu'il était l'angoisse personnifiée. »

Il mettait dans toute chose son angoisse, sa tristesse ou sa peur. Un vieil arbre évidé lui semble être un cercueil :
« Les bons vieux arbres évidés par les siècles dans toute
» la longueur de leur tronc ont l'air de grands cercueils
» debouts » et la jeunesse des saisons ne saurait même pas
l'égayer, car si « tous les printemps, l'arbre et l'homme
» refléurissent l'un en dehors, l'autre en dedans, même
» alors, hélas ! un face à face dans la nature n'en reste pas
» moins tout ce qu'il y a de plus lugubre, puisque chacun
» de leur si court rajeunissement marque précisément pour
» tous les deux une égale diminution d'existence, un même
» penchement de plus vers la mort. » L'idée de mort est
partout « Choses éternelles et périssables, s'écrit-il tout,
solennellement célèbre, invoque et révèle la mort ! » La
description d'un paysage n'est pour lui que la traduction
d'un état d'âme, le plus souvent mélancolique « Pour qui
» sait comprendre la nature, dira-t-il, ne trahit-elle pas
» comme nous autres, et avec combien plus de grâce et de
» délicatesse, de violence et de frénésie expressive, ses di-
» vers états de songes, ses différentes phases de senti-
ments. » C'est donc à travers la nature qu'il exhalera dé-
sormais la plainte de son âme et la tristesse de son cœur.
Mais, dit-il : « on ne peut pas impunément avoir été cita-
» din. Si retiré du monde que l'on devienne, on n'arrive
» pas à démarquer de l'empreinte des villes et l'on rema-
» che toujours les amertumes du vieil homme social, au
» sein des plus profondes solitudes. » Et de fait dans le
premier volume de vers que Rollinat faisait paraître dans
sa retraite se trouve la trace de toutes ces amertumes.
« L'Abîme » c'est l'âme humaine, ce « cloaque ignoré de la

» sonde » où tous les vices se donnent rendez-vous, depuis l'hypocrisie, la médisance et la colère, jusqu'à l'ingratitude, la vanité et la haine en passant par la perversité « ce monstre à la chaîne » et la luxure l'âme même du péché, notre despote intime

Celle qui fait mentir tout homme également
Malgré sa maladresse ou son raffinement
Pour traîner une attaque ou consommer un crime.

A la luxure aucun n'échappe car

Dès que le diable nous invite
Au sabbat de lubricité
Vers ce rendez-vous convoité
Toute notre bête gravite.

Toi philosophe, toi lévite,
Quand cet appel t'est chuchoté
Tu sens mourir ta volonté
Et ta conscience te quitte.

Et tous même les plus vieux répondent à son abominable appel.

Et l'octogénaire livide
Plutôt squelette que vieillard
Court ouvrir au péché paillard
Qui frappe.

Mais dans cette vallée de larmes et d'ennui où se déroule la vie

Dans ce ravin de la tristesse,
Peut-elle nous faire du tort
La lubrique scélératesse ?

Après tout chacun fait son salut comme il peut, et c'est peut-être celui-là le plus misérable qui ne sait s'évader parfois de la règle commune :

Chacun prend du péché la dose nécessaire
Pour varier son sort hideusement égal :
La luxure contraste avec l'amour brutal
Et mentir change un peu d'être toujours sincère.

Car c'est l'expérience elle-même qui nous a enseigné la monotonie de la vie et l'affinité plus grande de l'homme pour le mal que pour la vertu :

A mesure que le temps fuit
Nous voyons que tout est semblance,
Vaine enveloppe, faux enduit,
Que demain remplace aujourd'hui
Dans une fixe équivalence,
Que c'est le mal qui nous séduit
Et que la vertu se réduit
Quand on la pèse à la balance.

Mais cette philosophie ne saurait point être la règle d'une vie. La conscience est là, qui réveille la honte et le remords et

Plus d'un que la honte poursuit
Frissonne en son gîte la nuit.

La conscience est là et la pensée qui chemine sans cesse, roulant les formes et les idées :

C'est l'ennemi sournois, mais sur
Sphinx intime, cancer obscur
De ce tas de cendre futur
Appelé l'homme

Elle fausse tous ses ressorts,
Epuise tous ses réconforts
Et chicane tous ses efforts
Qu'elle consume.

Et l'artiste est sans cesse en lutte avec l'esprit, sans cesse dévoré par de folles chimères, sans cesse tourmenté par ces ombres impossédées qui l'entourent, par ce monde inconnu qui l'environne et qu'il ne peut pas pénétrer. Il s'épuise à cette lutte :

Par les formes et les idées
Son tarrissement est certain,
Car elles pompent son destin
Toujours là; jamais éludées.

Alors le spleen le mord, le désespoir le prend de ne pouvoir saisir la clé de la pensée, le problème angoissant de l'esprit. Il sombre dans l'ennui. Non pas l'ennui monotone et flou qu'engendre l'oisiveté, mais l'ennui qui vient du dégoût des choses et des créatures et qui est un remous géant

Qui submerge l'esprit béant
Et le roule dans un néant
Fait de vertige.

Et de cet ennui-là rien ne saurait guérir l'homme :

Il est le pèlerin qui choit
Dans tous les chaos de l'effroi
Et qu'un marasme lent et froid
Poisso et repoisso.

Et par son œil épouvanté
Jamais plus rien n'est répété
Que la solitaire clarté
De son angoisse.

La solitude, le repos ne peuvent rien contre ce spleen :

Le chagrin nous gouverne, il nous fait ses sujets
Jusque dans la campagne où chante notre enfance

Car

L'homme est le timoré de sa vicissitude
Creuseur méticuleux de ses mauvais effrois,
Il s'invente un calvaire, il se forge des croix
Et reste prisonnier de son inquiétude.

Alors, à quoi bon lutter, à quoi bon réagir contre l'angoisse qui vous étreint, puisque l'on sait que l'on retombera toujours dans sa détresse. Et Rollinat s'écrit :

En vain je bâtis, à mes jours
Un mur d'illusions compactes :
Le cercueil vient bailler toujours
Devant mes projets et mes actes.

Et nous voici conduit tout naturellement à cette idée de mort qui le hante, à cette idée de mort qui l'écrase, qu'il voit partout et qu'il redoute et qui le mènera cependant fatalement de la mélancolie au suicide ; seule issue et suprême espoir de délivrance et d'éternel repos.

Mais, avant d'en arriver là, Rollinat trouva, pour un moment, dans son amour pour la nature, un apaisement

à ses maux. Déshabitué de la vie formaliste des villes, il crût avoir trouvé le visage du réel. La nature lui fut une source unique de calme inspiration et de douce rêverie, et, artiste de génie, musicien intuitif, il sut, pour la chanter, trouver les accents qu'il fallait. Il sut déceler la vie sous l'apparence familière. Il sut sentir l'âme des choses et, parvenu au milieu du chemin de la vie, n'ayant plus d'espoir en l'âme humaine, la consolation lui fut douce de pouvoir se rafraîchir à la source naturelle de l'inspiration. De quelles beautés perdues Rollinat ne nous fait-il pas profiter dans « La Nature », dans « Paysages et Paysans » ? Aurait-on vu sans lui la bête à bon Dieu, la petite bergère ? Aurait-on compris la tristesse des bœufs, connu les métamorphoses du vent, lu comme lui dans le ciel ? Aurait-on su sans lui

A quoi pense la nuit, quand l'âme des marais
Monte dans les airs blancs sur tant de voix étranges
Et qu'avec des sanglots qui font pleurer les anges
Le rossignol module au milieu des forêts ?

Mais le poète ne devait point s'en tenir à la vision du réel. Il ne pouvait point renoncer au fantastique et la folle du logis doublait la vision des paysages d'un monde imaginaire et fantomatique. C'est ainsi qu'il voit dans ces « Apparitions » un cercueil passer sur les Landes

Que portaient six géants sur leurs larges épaules,
un cavalier solitaire conduit par un mauvais lutin

Dans un limoneux coin de terre.

Il voit, aux abords du cimetière, une tête de mort, qui lui ayant d'abord paru immobile

Se mit à trébucher d'une étrange manière.

C'est encore la mort « en personnage humain » qui lui fait « passer l'eau par une nuit d'orage », deux revenants du temps jadis qui rodent en un vieux château, un squelette qui se transforme en un frissonnant corps de femme, des portraits d'amants qui se joignent, l'homme-fantôme, les quatre fous... et c'est enfin cet horrifant poème des treize rêves, qui sont treize cauchemars, où l'épouvante va croissant, le treizième rêveur étant condamné à vivre à jamais, ce qui est, nous n'en doutons pas, le sort le plus horrible!

Après les « Apparitions » (1896) et « Paysages et Paysans » (1899), Maurice Rollinat ne devait plus faire rien paraître de son vivant. Le premier de ses ouvrages en prose, « En errant », paraissait en 1903, l'année même de sa mort. Hélas! celui qui redoutait tant la solitude du cœur, sinon celle de la pensée, celui qui désirait tant mourir dans le petit coin de terre dont il avait fait son pays, celui-là devait s'éteindre loin de sa maisonnette et déjà séparé du cœur qui l'avait tant aimé, abandonné des siens et loin de ses amis, seul. M^{me} Cécile était morte le 24 août 1903, morphinomane, le corps criblé d'abcès, après un séjour de quelques vingt-quatre heures dans une maison de santé. Ce fut pour Rollinat le commencement de la fin. Déjà, à ce point malade, qu'il ne pouvait plus travailler, cet épouvantable coup l'acheva. Pour comble de malheur, l'abbé Daure, curé de Fresselines et son ami intime, vint aussi à mourir

le 20 septembre 1903 et Rollinat se vit ainsi privé, ainsi que le dit Emile Vinchon, de la seule consolation immédiate qui lui restait.

Depuis longtemps séparé de sa famille, le pauvre poète isolé, las et désespéré, fut recueilli par ses amis. M. Alluaud l'amena d'abord à Crozant, dans sa propriété, puis à Limoges, à son domicile habituel. Ce fut là que par deux fois Rollinat tenta de mettre fin à ses jours. Il avait reçu autrefois de son ami lui-même, au temps où Vacher commettait dans le Centre la sinistre série de ses sanglants forfaits, un revolver de petit calibre qu'il avait réussi à soustraire et à emporter lors de sa venue à Limoges. Sans doute l'avait-il dissimulé dans le sac qui ne le quittait jamais et qui contenait ses carnets de notes, « son cerveau », disait-il. Toujours est-il qu'il se tira un beau matin dans la bouche une balle de ce revolver qui ne fit heureusement qu'effleurer la machoire supérieure. Désarmé, il ne se tint pas pour battu et tenta, cette fois, de s'étrangler au moyen d'une serviette, sans plus de succès d'ailleurs. Les médecins appelés diagnostiquèrent une cachexie neurasthénique. Le professeur Gilbert Ballet, de passage à Limoges, préconisa son transfert dans une maison de santé, et le 21 octobre 1903, Rollinat était transporté à Ivry, à la maison de santé du Docteur Moreau de Tours. Il s'y éteignit cinq jours après, au matin du 26 octobre 1903, épuisé par les incessantes hémorragies de la tumeur carcinomateuse de l'intestin, dont il souffrait depuis longtemps et, aux dires du professeur Gilbert Ballet, dans un état caractérisé de mélancolie anxieuse.

A vrai dire, toute sa vie, Rollinat avait souffert d'une incurable tristesse, premier indice pathologique et trouble essentiel de l'émotivité d'où découleront des accidents mentaux plus graves. Pour nourrir cette tristesse entière et exclusive, jalouse de se conserver, il concentrera sa pensée autour de la mort et du macabre, autour du scrupule et du remords. Il ne peut se libérer de cette vague désespérance qui submerge toutes ses pensées, qui envahit comme un flot son esprit pour le jeter, à la moindre alerte, dans toutes les affres de l'angoisse.

L'angoisse, disait Brissaud, est, dans ses formes graves, une véritable méditation de la mort. En fait, c'est bien à une véritable méditation de la mort que peut se résumer la vie de Rollinat. Non point qu'il eût pour le macabre une attirance spéciale, qu'un faux snobisme le préoccupât ou qu'un fol esprit d'individualisme le poussât à persévérer dans l'étrange et le fantomatique, comme peut-être son maître Beaudelaire, mais bien parce qu'il subissait « une » sorte d'obsession redoutable, parce qu'il avait l'appréhension de la grande faucheuse et de son cortège ». Ce fut cette constante préoccupation de la mort qui le conduisit à cette disposition d'esprit pantophobique qui constitue une caractéristique de son état mental. Il avait une véritable terreur à évoquer les ornements funèbres et les emblèmes de deuil. Le son d'un glas le faisait fuir et souventes fois aux époques de la Toussaint, il quittait Fresselines pour la ville voisine où la voix des lentes cloches résonnait à ses oreilles moins lugubrement que dans la campagne. Mangeait-il des prunes ou des cerises, il comptait méticuleusement les noyaux et si, par malheur, il venait à lui en man-

quer, il fallait, à la hâte et à la dérobée, lui en ajouter dans son assiette, de peur qu'il ne s'imaginât déjà avoir l'intestin perforé.

Nous avons vu de même qu'un hameçon laissé dans le corps d'un poisson le jette dans d'épouvantables angoisses, car déjà il se représente les ravages qu'il peut causer dans l'intestin de l'éventuel consommateur, voire même dans le sien propre. L'image du serpent, qui symbolise, pour lui, le mal, l'obsède et le poursuit dans toutes ses visions. L'idée de mort est partout.

« Certes, dira Barbey d'Aurevilly, ni Beaudelaire, ni » même Edgar Poë, d'un fantastique plus funèbre que » Beaudelaire, n'ont, au même degré, l'accent trembleur » du visionnaire qu'a toujours Rollinat, ce hanté de tout, » cet épouvanté de tout, devant les visions immatérielles et » intangibles qu'il met derrière les choses de la vie ! Ni » Beaudelaire, ni Edgar Poë n'ont souffert plus continû- » ment de ce vague mystérieux qui, tout vague qu'il soit, » oppresse l'âme comme l'objet le plus lourd. Ce vague qui » est l'angoisse de ne pas savoir ce qu'il y a partout, dans » les choses et derrière les choses, et d'avoir peur de ce » qu'il pourrait y avoir, Rollinat l'a même avec les choses » qu'il aime le plus : il l'a avec la nature qu'il adore, il » l'a avec la femme qu'il vient de presser sur son cœur. »

« Une femme, une Parisienne s'avance, raconte Emile » Goudeau, jeune, belle, souriante, petits cheveux ébou- » ronnés, yeux élargis, nez frémissant, bouche plus rose que » nature, seins en avant et avenants, taille souple. Rollinat » s'arrête : qu'a-t-il vu là ? Qu'y a-t-il sous ce sourire ? » deux Zygomies. Sous cette chevelure ? un crâne. Sous

» cette gorge? la double harpe du thorax. Sous ces han-
» ches? les os iliaques. Sous ces frous-frous de robe à
» traîne? les fémurs cliquetants. C'est tout un poème
» macabre qui passe. »

D'ailleurs le poète ne fit jamais quoi que ce soit pour lutter contre cette disposition d'esprit qui le rendait malheureux sans doute, mais où il trouvait du moins la source sans cesse renouvelée de son inspiration. Il n'aurait su se passer de ce tourment funèbre qui, pour être épuisant ne lui était pas moins une raison de vivre. Et sans doute n'est-ce point en définitive la moindre étrangeté des sentiments de l'homme que plus ils coûtent à son repos, plus ils lui deviennent indispensables.

Ainsi son fonds mental pourrait se résumer dans cet état permanent d'angoisse, de doute perpétuel et de disposition pantophobique, dans ces préoccupations hypocondriaques et ces terreurs injustifiées, et dans ce goût des choses tristes. Il semblerait dès lors paradoxal que Rollinat, cet anxieux de la mort, ce hanté de la peur de mourir ait pu, par deux reprises, attenter à sa vie. A vrai dire, lorsqu'il voulut mettre fin à ses jours, le poète n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait fallu la tragique et épouvantable épreuve qu'avait été pour lui la mort de M^{me} de Gournay pour qu'apparaissent avec évidence un syndrome mélancolique anxieux et des idées vraies de suicide. Jusqu'alors la tendance au suicide avait été chez lui bien plus une peur anxieuse du geste qu'une tendance impulsive vraie ou sincère. La pièce du Pistolet est, à cet égard, significative. Le Pistolet dit au poète :

Dis donc ! tu réfléchis beaucoup !
Car enfin tu n'aurais qu'à brûler la cartouche !
Quelle perplexité pour t'envoyer le coup

Dans une tempe ou dans la bouche !

.. .. .
Veux-tu que je te dise, hein ! raisonneur pervers ?
Jusqu'en ton désespoir la prudence réside.

.. .. .
Tu sais bien tramer ton trépas,
Quant à le perpétrer, non pas.
Ton ennui tourne autour, ta détresse le frôle,
Mais tu le réduis aux apprêts ?

Si jamais je te vois te supprimer exprès,
En vérité, ce sera drôle !
Ne me décroches de mon clou
Que le jour où tu seras fou.
D'ici là rempoigne ton vice ;
Je suis toujours à ton service.

Hélas ! Cette heure de folie devait un jour venir. Nous savons que le poète devait se tirer une balle dans la bouche et quelques jours après tenter de s'étrangler avec une serviette. Mais celui qui venait d'accomplir en vain ces deux tentatives de suicide n'était déjà plus Rollinat. Retiré chez son ami, le peintre Alluaud, « Crozant vit après Fresselines, » parmi les feuilles sèches qui se détachaient et dont la » chute avait une atroce signification, un homme aux épaules » voûtées, aux longs cheveux blancs, à la moustache » blanche et tombante, au masque tourmenté, aux yeux » perdus et qui regardaient déjà la mort. Il parlait tout » seul, et du bout de sa canne, traçait des figures à terre. » C'était une ruine qui se promenait près de ces ruines » féodales. Etranger désormais au paysage qu'il avait

» adoré et chanté, il errait sans but et la consolation le
» fuyait ». Nous avons vu que les médecins appelés parlèrent de cachexie neurasthénique et que le professeur Gilbert Ballet prononça les mots de mélancolie anxieuse. Et ceci n'est point pour nous surprendre, connaissant la morbidité nerveuse et le mal organique de Maurice Rollinat. Dans cet état de souffrance physique sans trêve et sans remède, dans cet état affreux de désespoir sans fin et sans consolation, comment eût-il pu en être autrement ? Le contraire bien plutôt eût pu nous étonner. Le poète mourut comme il avait vécu, l'âme triste et angoissée sans doute, mais non point diminuée dans ses facultés intellectuelles, plus lucide et plus calme, peut-être, au seuil de la mort. Les souffrances de l'agonie lui furent épargnées. Il s'éteignit dans une syncope par ce matin d'automne du 26 octobre 1903, emporté par celle qu'il avait chanté : Notre-Dame-la-Mort :

L'éternelle dame en blanc

Qui voit sans yeux et rit sans lèvres.

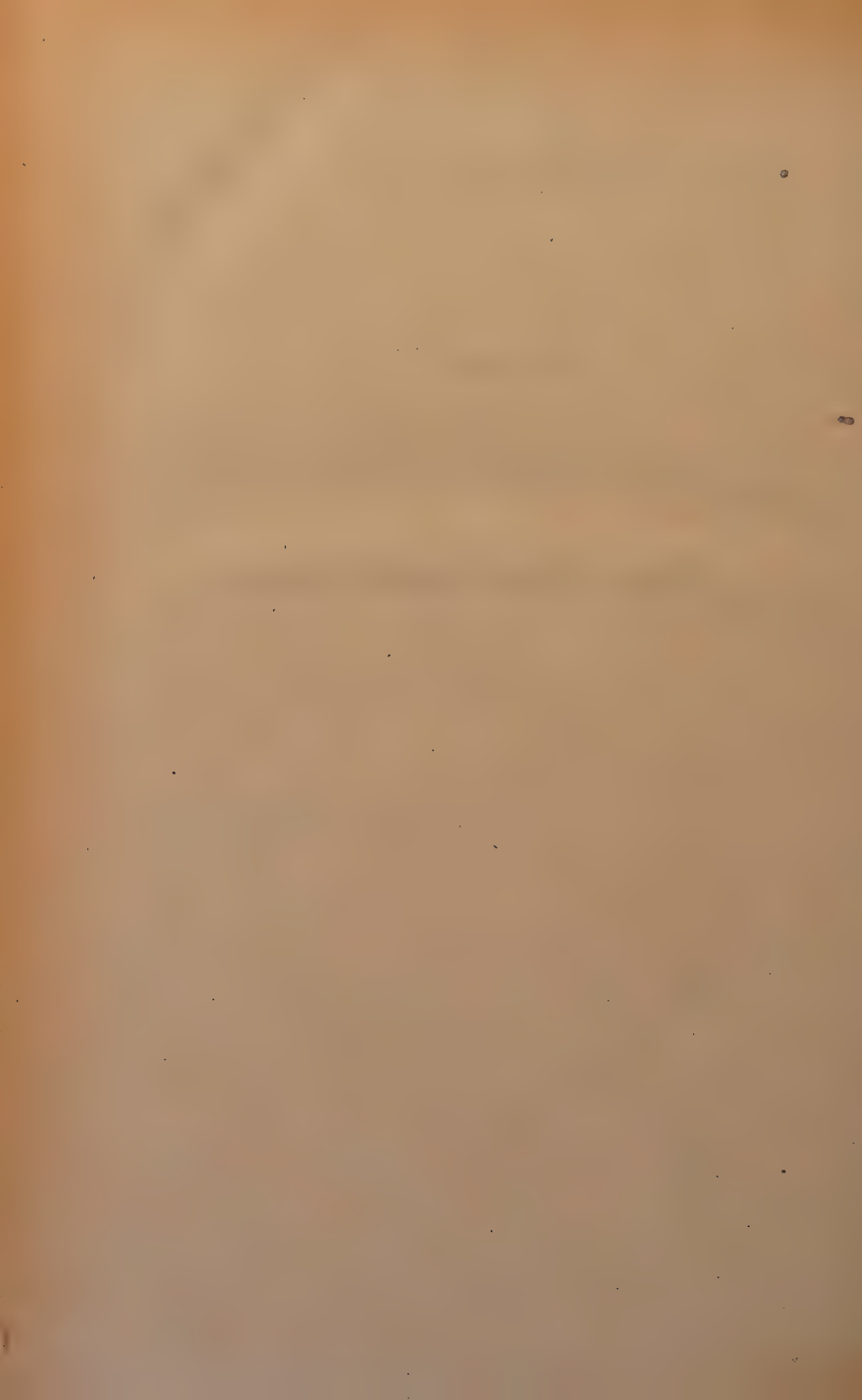
De l'étude de l'œuvre et de la vie de Maurice Rollinat, nous pouvons donc d'ores et déjà tirer d'évidentes conclusions quant à l'existence chez le poète d'un état anormal du système nerveux. Nous avons vu apparaître de bonne heure des troubles graduellement croissants du système nerveux, puis naître des dispositions anxieuses dont l'emprise grandissante se développait à la faveur d'une épine organique. Enfin, nous avons vu se jouer le drame final, lorsque le corps, miné par un mal sans remède, le cœur désemparé par un deuil imprévu, l'âme tourmentée par

d'épuisantes idéations, le poète désespéra de se délivrer par les créations de l'art de ce monde imaginaire où se réfugient toutes les soifs, tous les désirs, et aussi toutes les douleurs de ceux qui ne sauraient point se suffire de la vie. La seconde partie de cette étude aura donc pour objet de diagnostiquer à travers sa vie et son œuvre le mal dont souffrit Rollinat et de discerner d'autre part par quelles voies il fut amené à cet état anormal du système nerveux qui fit de lui un malade mental.

DEUXIÈME PARTIE

Etude Psychopathologique

La vie n'est possible que grâce à des
fantômes esthétiques. — NIETZCHE.



1. — La Maladie de Rollinat

Si, connaissant la vie de Rollinat, nous essayons d'extraire de son œuvre l'idée dominante, le plexus nerveux de sa poésie, nous retrouvons toujours et partout la même angoisse, la même idée fixe, la même obsession constante de la mort. L'œuvre est ici calquée sur la vie. L'activité idéative prendra ses sources d'inspiration dans la mort et le macabre, dans le morbide et dans le mal, en même temps que la vie physiologique se ralentira sous l'influence de la tare organique et du déséquilibre nerveux.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est cette concentration douloureuse de la pensée, cette idée centrale de la mort, idée passive mais absolue, qui n'entraîne aucune recherche des problèmes à résoudre, aucune philosophie de la vie, mais se limite à l'éternel souci de la tombe et du néant.

Certes, cette préoccupation de la fin de l'homme ne saurait constituer en elle-même une tendance pathologique. L'idée de mort est d'une conception trop complexe pour qu'on puisse parler de troubles idéatifs, parce que sa naissance nous paraît parfois imprévue. Elle touche, en réalité, à trop de facteurs de sensibilité pour qu'on ne puisse lui trouver une raison logique en y regardant de près. Chez Rollinat, elle ne devient pathologique que par sa fixité dou-

loureuse, qu'en raison de son intensité, de son exagération en quelque sorte qui, en s'ajoutant aux troubles de l'émotivité, donneront naissance aux obsessions.

Car chez lui, la crainte qui accompagne l'idée de mort dépasse les limites de la peur physiologique pour faire place à une attente anxieuse du danger. De là cette obsession du mal et cette obsession du suicide qui est, comme nous l'avons vu, bien plus une peur anxieuse du geste qu'une impulsion véritable. D'ailleurs l'état obsédant ne porte aucune atteinte à la lucidité et au jugement du poète. Rollinat raisonne son idée fixe. Il sent bien qu'elle est illogique, en désaccord avec sa raison et le sentiment qu'il a de l'impuissance de sa volonté à la chasser, détermine chez lui cet état permanent d'anxiété douloureuse. Il doute de lui-même. La crainte de l'incertitude naît et le besoin scrupuleux de se contrôler, et avec le scrupule, le remords, sentiment vague de culpabilité qu'accompagne parfois une très faible idée de persécution et de méfiance d'autrui. Un syndrome mélancolique vient en effet compliquer l'état d'anxiété et les tendances scrupuleuses qui fait alors naître parfois des idées vagues d'auto-accusation ou d'indignité. La réalité elle-même se modifie, « apparaît comme ayant » une signification personnelle et hostile, certains objets » revêtant à ses yeux un aspect symbolique ». Car quelle que soit la violence des obsessions qui les accompagnent, les sensations ne demeurent pas toujours purement psychiques et s'imposent parfois assez intensément pour donner naissance à l'illusion et à l'hallucination. L'œuvre de Rollinat abonde en récits d'hallucinations et d'étranges visions. Devons-nous voir là de véritables troubles de la perception ?

Il ne nous est pas permis de conclure à des hallucinations vraies plutôt qu'à des pseudo-hallucinations. Peut-être ces visions appartiennent-elles davantage à la poésie qu'elles ne correspondent à une perception réelle. Cependant Rollinat nous a fait lui-même, dans sa correspondance, le récit de quelques-unes de ses hallucinations que nous pourrions tenir pour véritables. Quoi qu'il en soit, contentons-nous seulement de voir dans ces visions la force de l'idée obsédante, telle qu'elle va agir sur l'activité même du poète pour le confiner dans une morne tristesse d'où tout effort est banni. Toute l'activité s'est concentrée dans le visage, dans le masque tourmenté et pâle du poète au front barré de l'oméga mélancolique, dans l'étrange et lointain regard, brûlant parfois d'un éclair de fièvre ou de désir. Le corps douloureux et las s'abandonne, compte ses gestes, mesure ses efforts. Rollinat s'isole de longues heures dans sa rêverie mélancolique, au coin du feu, au bord de l'eau, immobile : l'idée obsédante est maîtresse. Mais, au déclin de l'activité organique, cette idée simplement obsédante se rapproche par quelque côté de l'idée délirante mélancolique, en raison même de la parenté qu'elles tiennent d'un trouble fondamental commun de la synthèse organo-psychique à la faveur duquel l'une et l'autre polarisent une charge affective qui entraîne chez le mélancolique un sentiment de dépersonnalisation, chez l'obsédé un sentiment d'automatisme : le premier est vaincu, le second lutte.

« Or, à cette lutte, l'obsédé s'épuise parfois, tombe dans
» un état voisin de la torpeur, accepte les suggestions mor-
» bides qu'il refusait jusqu'alors parmi lesquelles celle du
» suicide est la plus impérative et souvent réalisée. » C'est

ainsi que Rollinat tendant jusqu'alors toutes ses forces pour résister à l'impulsion qui s'imposait à lui, fit un jour appel à sa volonté pour tenter, par deux fois, de mettre fin à ses jours.

Ainsi, à mesure que se précise pour nous son état mental, Rollinat nous apparaît comme un constitutionnel anxieux, chez lequel le syndrome d'obsession, véritable syndrome organo-psychique, comprend à la fois des facteurs d'ordre psychique et des facteurs d'ordre physique qui nous sont déjà connus. Il s'agit là d'un état mixte neuro-psychopathique, traduit surtout par l'obsession idéative et révélant un état névropathique particulier, intermédiaire, en quelque sorte, entre la névrose et la psychose.

Devons-nous considérer cette obsession comme une maladie ou comme un syndrome de maladie? Hacker, Freud, Hartemberg et les auteurs allemands reconnaissent une névrose d'angoisse, « maladie primitive de l'émotivité qui » constitue un terrain de prédilection pour le développement des phobies ». Nous nous rangerons, pour notre part, à l'avis de Pitres et Régis, pour lesquels la névrose d'angoisse ne représente pas une maladie spéciale, mais seulement un état morbide, un syndrome dont fait partie l'anxiété, l'obsession, la phobie, et qui se greffe le plus habituellement sur un fonds névropathique. « Il n'y a pas » de névrose d'angoisse, entité distincte indépendante. Il » y a un syndrome d'angoisse qui, avec ses éléments d'anxiété et ses phobies, s'associe à diverses maladies, en particulier à la mélancolie, de façon à leur donner, en quelque sorte, le caractère de névrose ou de psychose » d'angoisse... Ce syndrome d'angoisse s'associe, le plus

» souvent, à la neurasthénie ou à la mélancolie, parce
» que ce sont là, de toutes les maladies, celles qui, par leur
» nature, par le fonds d'inquiétude plus ou moins anxieuse
» qui réside en elles à l'état latent, se prête le mieux à son
» développement. »

C'est ainsi que chez Rollinat, doué d'une constitution hyper-émotive anxieuse, nous verrons apparaître à côté du syndrome d'angoisse des tendances mélancoliques de plus en plus marquées et qui le conduiront finalement au suicide.

Nous dirons donc que l'état mental de Maurice Rollinat se rapproche d'un type clinique défini caractérisé par le syndrome d'angoisse et nous apporterons les conclusions suivantes quant au diagnostic de la maladie du poète :

1° Syndrome d'angoisse traduisant un déséquilibre neuro-sympathique caractérisé par des éléments d'anxiété et l'apparition d'obsessions phobies et hallucinations ;

2° Ce syndrome d'angoisse éclo sur un terrain névropathique hyper-émotif est associé à des tendances mélancoliques avec tendances au suicide, besoins scrupuleux, sentiments de remords et de vague culpabilité avec parfois idée très faible de persécution ;

3° Ces troubles mentaux ne s'accompagnent pas de diminution des facultés de l'intelligence, de rétrécissement du champ de la conscience, ou de dédoublement de la personnalité. Ils peuvent être rattachés pour une grande part aux lésions organiques de l'appareil organique.

Ces conclusions étant posées, il nous restera à voir sous quelles influences et pour quelles raisons naquit et se développa chez Maurice Rollinat ce syndrome d'angoisse, dont la tendance morbide émergente demeure l'idée obsédante de la mort.

2. - L'Hérédité Névropathique

« Pour bien comprendre Rollinat, dit le Docteur Grel-
» lety, et même, si l'on veut, pour admettre les circons-
» tances les plus atténuantes, il faut se souvenir que c'était
» un malade, un névropathe dans le sens le plus large du
» mot, avec l'idée de mal étrange, meurtrier, que le public
» y attache. C'était une sensitive souffrant vaguement de
» tout... et promenant ses regards d'un passé sans regret
» à un lendemain sans espérance... mon cœur est lourd, la
» paix m'a fui, aurait-il pu répéter avec Schubert. »

En fait le simple examen de la vie et de l'œuvre de Maurice Rollinat nous oblige à reconnaître qu'il existait chez lui des états affectifs différents de la normale et que le poète présenta, durant sa vie, des troubles physiologiques graduellement croissants qui devaient, en définitive, prendre un caractère évidemment pathologique. Nous ne saurions, dès l'abord, présumer quelle part de déséquilibre organique entra dans la constitution de cet état morbide. Mais nous pouvons affirmer d'ores et déjà que la lourde hérédité nerveuse du poète le prédisposait plus que tout autre à la névropathie. Doué d'un organisme sans doute plus sensible, mais aussi plus fragile que le commun des hommes, il était semble-t-il davantage exposé à l'usure

précoce ou au facile déséquilibre de son système nerveux. Or, si nous nous souvenons que trop tôt éveillé aux plaisirs de la vie, la période agitée de son adolescence et de sa vie de jeune homme fut pour lui une source sans cesse renouvelée d'épuisement nerveux, nous comprendrons combien il était facile et presque inévitable à Maurice Rollinat de franchir ce pas qui séparait son tempérament nerveux de la névropathie. Un peu plus de sensibilité, des circonstances favorables, une épine organique et la névropathie était créée en tant « qu'état spécial et biologiquement » anormal du système nerveux, révélé par des signes évidents, mais qui ne peut être classé dans aucune des « névroses décrites ou cataloguées ».

Il est évident, en effet, qu'il existe encore un degré entre la névropathie et telle névrose bien déterminée, et que si tous les nerveux ne sont pas des névropathes, tous les névropathes ne versent pas non plus fatalement dans la névrose ou dans la folie. Car à ce compte-là le nombre des génies serait grand qu'il faudrait ranger parmi les fous, la tendance névropathique, une certaine morbidité nerveuse paraissant la condition même du génie. « En fait disent » MM. Antheaume et Drommard, il est bien certain que le » parfait équilibre c'est l'accalmie, c'est la négation de » toute activité, c'est l'extinction de la vie même. Un peu » de tumulte affectif imprime au contraire un élan sans » cesse renouvelé; et cet élan peut devenir sous certaines » influences une impulsion inaccoutumée qui crée l'homme » exceptionnel dans le bon sens du mot. Ainsi, l'impres- » sionnabilité spéciale, l'intolérance aux agents extérieurs » qui constitue la condition indispensable à l'émotivité mor-

» bide réalise aussi lorsqu'elle n'est pas poussée à d'extrêmes limites, une des conditions physiologiques du tempérament génial ». Or, comme l'observent justement les auteurs précités, s'il est une modalité géniale où l'excessive émotivité peut entrer en jeu comme facteur utile, c'est à coup sûr la modalité poétique fondée sur la vie sensible. Chez tous les poètes, la sphère émotive est prépondérante. Ils ont dit Taine « Une machine nerveuse plus sensible que la nôtre », qui les fait vibrer sous des chocs émotionnels souvent minimes et que nous ne percevrions sans doute pas toujours. Le vieil adage : « Fiunt Oratores, Nascuntur poetae » rend bien compte de cette morbidité nerveuse qui accompagne fatalement la naissance du poète. C'est donc plus qu'un hasard, plus qu'une simple coïncidence qui associe l'élément morbide à l'esprit poétique. L'un et l'autre sont reliés par une souche commune représentée chez l'individu par un complexe de tendances et de forces virtuelles, résultat d'excitations accumulées et transmises par l'hérédité. Au reste, il n'est besoin que de rechercher la source d'inspiration parmi les meilleures productions poétiques pour se convaincre que la plupart sont dûes à une activité créatrice d'origine morbide. Or la prépondérance des états affectifs qui découle de cet état ne va pas toujours sans danger. Elle peut entraîner chez certains sujets et sous certaines conditions, le déficit d'autres facultés, ou bien encore elle peut être elle-même orientée dans un sens très spécial et vraiment tératologique et prendre l'apparence d'une véritable déviation.

Rollinat, génie d'ordre essentiellement émotionnel, doué d'une excitabilité nerveuse et d'un éréthisme passionnel

exceptionnels, ne pouvait point manquer de côtoyer la li-
sière scabreuse et même de plonger les racines de son ins-
piration jusque dans le morbide, de s'alimenter parfois aux
sources du pathologique. Mais chez lui, la névropathie ne
se traduit pas toujours par l'exaltation affective pure et
simple. Souvent la sensibilité subit plutôt une déviation, si
bien qu'elle est anormale bien plus par sa qualité que par
sa quantité. Il s'agit de perversion davantage que d'excès,
ou mieux d'une déviation de cette sensibilité toujours orien-
tée et toujours exercée dans le sens du macabre, de l'étran-
ge et de l'irréel. « Ouvrez son œuvre, dit Georges Loiseau,
» la peur y est partout. C'est elle qui fut la nourrice et la
» servante de cet enfant prodigieusement organisé et doué
» pour l'art ». Et Octave Uzane d'ajouter : « Maurice Rol-
» linat bien qu'il ait toujours été le plus aimable compa-
» gnon du monde, ne conçut, ne sentit, n'aspira, n'inter-
» préta guère la vie qu'à travers la tyrannique et obsé-
» dante vision de la mort ».

Il nous appartient désormais de discerner les causes de
cette obsession qui fut la dominante de cet esprit singulier,
la source unique de son inspiration, le plexus nerveux de
sa poésie, c'est-à-dire « la plus continuelle, la plus possé-
dante, la plus cabrée épouvante de la mort ».

Nous avons vu que l'obsession ne saurait en elle-même
constituer un état maladif au sens clinique du mot. Elle
n'est suivant la définition de Magnan « qu'un mode d'acti-
vité cérébrale dans lequel un mot, une pensée, une image,
s'impose à l'esprit en dehors de la volonté avec une an-
goisse douloureuse qui la rend irrésistible ». Elle n'est
qu'un syndrome, un épiphénomène qui ne peut se dévelop-

per que sur un terrain spécial et prédisposant. C'est donc à l'étude de l'hérédité que nous serons en premier lieu tout naturellement conduit ayant à nous préoccuper d'abord de ce terrain prédisposant.

Ce terrain spécial réside évidemment en l'occurrence dans la constitution émotive dont était pourvu Rollinat. Georges Sand qui avait connu Jean-Baptiste Rollinat avant de devenir l'amie de François Rollinat nous apporte dans l'Histoire de sa vie d'abondantes preuves de l'hérédité nerveuse qui pesait sur Maurice Rollinat depuis au moins deux générations. Voici d'abord le portrait du grand-père tel qu'elle nous l'a peint : « Jean-Baptiste Rollinat était artiste de la » tête aux pieds comme le sont du reste tous les avocats un » peu éminents. C'était un homme de sentiment et d'ima- » gination, fou de poésie, très poète et pas mal fou lui- » même, bon comme un ange, enthousiaste, prodigue, ga- » gnant avec ardeur une fortune pour ses douze enfants, » mais la mangeant à mesure sans s'en apercevoir, les ido- » lâtrant, les gâtant et les oubliant devant la table de jeu, » où gagnant et perdant tour à tour, il laissa son reste avec » sa vie ». Puis le portrait de François Rollinat : « Hom- » me d'imagination et de sentiment lui aussi, artiste com- » me son père, mais philosophe plus sérieux, il a, dès l'âge » de 22 ans, absorbé sa vie, sa volonté, ses forces dans » l'aride travail de la procédure pour faire honneur à tous » ses engagements et mener à bien l'existence de sa mère » et de ses onze frères et sœurs. Ce qu'il a souffert de cette » abnégation, de ce dégoût d'une profession qu'il n'a ja- » mais aimée et où le succès de son talent n'a jamais pu » réussir à le griser, de cette vie étroite, refoulée, assujet-

» tie, des tracasseries du présent, des inquiétudes de l'ave-
» nir, du ver rongeur de la dette sacrée, nul ne s'en est
» douté, quoique le souci et la fatigue l'aient inscrit sur sa
» figure assombrie et préoccupée. Lourd et distrait à l'ha-
» bitude, Rollinat ne se révèle que par éclair... Quand
» son cœur satisfait ou soulagé permet à son esprit de
» s'égayer, c'est le fantaisiste le plus inouï, et je ne connais
» rien de désopilant comme ce passage subit d'une gravité
» presque lugubre à une verve presque délirante ».

Nous suivons assez exactement du père au fils la transmission de cette hérédité nerveuse. L'un, le père est avant tout un passionnel, possédé de la folie du jeu, artiste de la tête aux pieds, homme d'imagination et de sentiment, fou de poésie, pas mal fou lui-même. L'autre le fils, reproduira les mêmes traits de caractère, ardent et farouche dans ses convictions, se passionnant de politique, animé de la flamme généreuse de la fraternité, mais hypnotisé par le rêve, le cœur toujours empli de cette amertume désenchantée dont il ne se défait parfois que pour se jeter brusquement et à corps perdu dans la plus délirante gaîté. Maurice Rollinat héritera de toutes ces tendances, de cette propension à l'expression anormale de sa sensibilité, tant par la vivacité et la durée des sensations que par leur extension et leur objet, de cette amertume désenchantée qui prendra alors la forme d'un incurable ennui de ces brusques sautes d'humeur qui revêtiront presque chez lui l'aspect cyclothymique.

Mais toutes ces tendances, toutes ces inclinations mentales qui constituent pour chacun le patrimoine héréditaire n'auraient en soi aucun intérêt, si, transmises intégralement

et automatiquement à travers les générations, elles conservaient le caractère de la seule prédisposition morbide chez le père comme chez le fils, et demeuraient à l'état de tendance sans jamais passer à l'expression pathologique. A vrai dire rien d'évidemment pathologique n'apparaît dans la vie de Jean-Baptiste ou François Rollinat. George Sand nous les a seulement montrés ardents à l'ouvrage, luttant avec âpreté dans la bataille de la vie, farouches dans leur conviction, se dépensant aussi sans compter pour leur passion ou leur devoir. Jean-Baptiste Rollinat travaille avec enthousiasme pour élever ses douze enfants. Mais en proie au délire du jeu il meurt à la tâche sans avoir pu assurer dans l'avenir la subsistance de sa nombreuse famille, léguant à son fils encore adolescent la charge écrasante de sa descendance. Dès lors François Rollinat va absorber sa vie, sa volonté, ses forces dans les obligations de sa charge. Il refoule en lui tous ses désirs, tous ses espoirs, toutes ses soifs d'indépendance pour se donner tout entier à l'exercice d'une profession qu'il exècre mais qui seule peut lui fournir la possibilité d'accomplir la tâche sacrée. Cependant il se tue à cette vie. L'épuisement et le souci se marquent sur son visage et il meurt prématurément las de corps et l'âme sans joie, léguant à ses deux fils le poids écrasant de sa fatigue et de sa lassitude.

C'est donc à une véritable notion de dégénérescence qu'il nous faut faire appel pour bien comprendre chez Maurice Rollinat toute l'influence et toute la portée de son hérédité. Non point que Maurice et son frère fussent ce qu'il est convenu d'appeler des dégénérés. Il ne s'agit point ici de la transmission d'une tare mentale, d'hérédité neurologique,

mais bien de débilité physique d'une race, d'un retentissement sur les descendants du surmenage des ancêtres, d'affaiblissement et de déséquilibre physiologique héréditaire chez le fils, fruit complexe de l'excessive dépense et de l'usure nerveuse du père et du grand-père. C'est ainsi que nous verrons l'ainé des fils Emile, alors officier d'infanterie, s'éteindre à Paris avant la quarantaine. Maurice de même se ressentira toute sa vie du surmenage ancestral. C'est à lui qu'il devra ce déséquilibre fondamental du système nerveux, cette constitution émotive héréditaire caractérisée à la fois par l'éréthisme diffus de la sensibilité et l'insuffisance de l'inhibition motrice, réflexe et volontaire.

Dès lors nous comprendrons la source des troubles que nous avons vu se manifester dans les différents domaines de la réflectivité sensorielle. Nous nous expliquerons de même l'origine de cette difficulté d'adaptation à la vie, aux situations nouvelles quelles qu'elles soient, le ton affectif restant toujours trop vif pour pouvoir se trouver en harmonie avec le milieu extérieur. Et si à cette hérédité nerveuse nous ajoutons l'hérédité arthritique qui pesait sur Maurice Rollinat, nous trouverons d'ores et déjà dans ce terrain neuro-arthritique le substratum d'un grand nombre de symptômes névropathiques que nous verrons tour à tour se développer à la faveur de certaines circonstances et à mesure que se parachevait l'œuvre de déchéance organique, tels que l'inquiétude, l'anxiété, l'angoisse des préoccupations phobiques et hypocondriaques voir même cet état de mélancolie anxieuse qui devait assombrir ses derniers jours.

Ainsi issu d'une lignée d'hommes évidemment artistes, mais aussi affaiblis par l'incessant tourment d'une vie de

labeur, Maurice Rollinat reçut à sa naissance à la fois les dons naturels qui firent son génie et cette fragilité nerveuse que lui léguaient des ancêtres épuisés par une dépense physiologique au-dessus de leurs forces. L'âme naturellement inquiète il traîna par la vie un cœur déjà lassé dans un corps trop fragile. Un troublant sentiment d'incomplète existence l'étreignait et le tourmentait qui lui faisait rechercher avec incertitude et en dehors de lui l'expression de ce Moi qu'il ne limitait point et qu'il ne put jamais absolument connaître. Dans son universelle angoisse l'obs-
cure sensation le poursuivait de son étroite dépendance du monde et de la nature, sans que son extrême sensibilité, son hyper émotivité native lui permettent de libérer son être des choses et des autres êtres. L'inquiétude était en lui à la fois de la vie et de la mort. Et bien que délivré des servitudes de l'enfance il ne put se faire une raison : le doute et l'anxiété de ce qui l'entourait persistèrent en lui toujours et partout.

Ce fut dans l'expression de cet état d'âme qu'il puise la source même de son inspiration servie par un étrange et merveilleux tempérament d'artiste tel qu'il n'est guère possible d'avoir à plus haut degré sens intuitif et proprement inné de l'art, et sans doute est-ce dans la formation de ce sens artistique que nous verrons l'hérédité jouer son rôle le plus incontesté. C'est surtout dans son sens musical que nous trouvons avec évidence ce caractère de don inné. Jamais Maurice Rollinat n'étudia les règles de l'harmonie ni ne sut écrire une note. Il sut chanter, jouer et composer comme il sut parler, écrire et penser et sans doute eut-il moins de peine à apprendre à jouer qu'à écrire puisqu'il ne

reçut jamais le moindre rudiment d'instruction musicale. La musique était pour lui un langage parlé, écrit et agi au même titre que la parole, moins encore codifié que la poésie et plus propre qu'elle à exprimer des sentiments ou du moins nécessairement associée à elle pour la complète expression de sa pensée. Elle était pour lui « l'interprète de l'imaginé, de l'irressenti, le porte-voix de l'inattendu dans l'universelle monotonie de cette terre » en un mot le langage du rêve.

Assez mélancolique et beau
Pour interpréter le tombeau
Et l'au delà.....

Doué d'une constitution émotive proche de la cyclothymie, issu d'une vieille famille aristocratique, servi par une oreille exercée et certaines habiletés manuelles, il n'est point étonnant qu'il se révéla artiste consommé et exécutant intuitif. Par contre rien dans son ascendance ne pouvait à vrai dire faire prévoir ses dons exceptionnels de compositeur inné. Aucun de ses aïeux ne s'était en ce sens distingué de la foule. Mais s'ils ne montrèrent point précisément de talent véritable, nous savons cependant que tous les Rollinat, pour la plupart artistes cherchèrent durant leur vie dans la poésie ou dans la musique le contentement de leurs aspirations artistiques et la satisfaction de leurs sens affinis. Statique en quelque sorte chez eux ce cens musical devait devenir dynamique chez le dernier descendant de cette branche des Rollinat, ultime aboutissant d'une série où se résumaient et se sublimaient toutes les qualités de la race mais où l'être s'épuisait ayant donné plus qu'il n'avait

reçu. Ce qui est vrai pour le sens musical l'est d'ailleurs pour le sens poétique. Chez ses ancêtres comme chez lui même le sens artistique au point de vue comportement de la sensibilité agit de même façon en fournissant aux uns et aux autres le moyen d'épancher leur sensibilité, d'apaiser ou de stimuler leur activité cérébrale.

Chez les uns comme chez les autres le milieu extérieur n'eut qu'une influence infime sur l'expression de ce sens artistique. Maurice Rollinat nous l'avons vu n'étudia jamais la musique et rien, ni le temps, ni les conseils, ni l'expérience ne vinrent améliorer ou diminuer ses facultés musicales. Destiné de même à la procédure, clerk de notaire, employé de mairie, il ne se départit jamais pour cela de son tempérament de poète. Chez lui ce double courant d'hérédité musicale et poétique ne prévalut qu'en raison même de l'électivité de la sensation. Son grand-père et aussi son père, peut-être même des générations qui les précédèrent, avaient marqué cette prédilection artistique. Sans doute cet état spécial, ces affinités électives développées au cours des générations devaient-elles un jour aboutir à une manifestation remarquable du sens artistique et musical.

Il ne nous est pas impossible d'imaginer que les sensations artistiques perçues par les ascendants de Maurice Rollinat aient pu au cours des générations modifier de quelque façon la physiologie de la cellule nerveuse pour l'amener à un état optimal de prédestination propice à l'éclosion du génie créateur. Nous connaissons par expérience l'effet sur la physiologie générale d'une forte émotion esthétique, artistique ou littéraire et les poètes et les musiciens de génie en particulier nous ont appris quels troubles nerveux pou-

vaient les assaillir au cours de l'activité créatrice depuis la vision passagère de l'idéal entrevu et la simple tachycardie, jusqu'à l'hallucination sensorielle et le demi évanouissement.

Devant ces profondes perturbations de la physiologie nerveuse, nous pouvons admettre qu'à travers les états successifs transmis par l'hérédité et renforcés sans cesse d'héritiers en héritiers, la cellule modifiée dans sa composition physico-chimique ainsi fortifiée en tendances affectives, en aptitudes et en affinités accumulées en quelque sorte à l'état de force statique et parvenue au potentiel désirable puisse enfin quelque jour se libérer en force dynamique dans l'état parfait et conscient d'élaboration et de création artistique. « Ce qui se passe dit M. Paulhan ressemble à certains égards aux substitutions chimiques. Une tendance plus forte... vient désagréger plus ou moins les tendances anciennes et former un composé nouveau par la combinaison des éléments qu'elle leur emprunte ».

3. L'Épine Organique

Mais ces perturbations apportées dans la physiologie nerveuse de Maurice Rollinat ne s'expriment pas seulement dans ces dons précieux qui firent son génie. Ils devaient aussi se traduire par des troubles physiques qui, ayant affectés de bonne heure et dans une très large mesure l'économie toute entière, ne modifièrent pas seulement la fonction, mais bien la constitution et le substratum même de l'esprit.

Dans les premières années de sa vie d'homme des troubles assez bruyants de déséquilibre vago-sympathique survinrent chez Rollinat : lenteur et difficulté des digestions, angoisses laryngées, tachy ou brachycardie, céphalées et migraines, douleurs diverses et mal définies. Le poète a longuement insisté sur ses maux dans ses vers et dans sa prose, et ses lettres s'émaillent à chaque page de plaintes malades : « Je suis repris par la dyspepsie », dit-il, ou encore : « je suis à bout de forces », « migraine et dyspepsie me suivent au piano, dans mon cabinet, partout » et M. Emile Vinchon, cite dans son livre ce passage des « Névroses » qui s'applique évidemment au poète :

Cet homme a la Céphalalgie
Supplice inventé par Satan
Pince au feu de l'Enfer rougie
Qui mord son cerveau palpitant.

Sans doute ne devons-nous point arguer de telles constatations en faveur d'un dossier morbide, la plus grande liberté d'expression étant laissée au poète. Mais le fait qu'on retrouve les mêmes plaintes dans la correspondance de Maurice Rollinat semble bien écarter l'hypothèse de figures de style en ce qui concerne ces douloureux et incessants malaises. D'ailleurs la marche de ces troubles et leur aggravation ne devaient pas laisser de doute à ce sujet. De véritables douleurs intestinales devaient bientôt apparaître par suite d'une organicité secondaire spéciale sur laquelle nous reviendrons. Car assurément quelque fut l'anxiété des préoccupations morbides de Maurice Rollinat, elle ne saurait à elle seule expliquer entièrement ces localisations douloureuses. Il fallait une certaine fragilité naturelle des appareils viscéraux et neuro-végétatifs correspondant pour la localiser et l'on retrouve facilement à son origine une épine organique dans l'intoxication tabagique et les écaris de régime « Il ne fut pas toujours d'une sobriété exem- » plaire durant les nuits passées à discourir, dit le doc- » teur Grellety. On ne séjournait pas impunément de la » vesprée à l'aurore dans l'atmosphère pestilentielle du » Chat Noir ou de la cave infecte où se réunissaient les » Hydropathes. Les vapeurs du tabac, les relents d'hu- » manité, la température extrême aux jours d'affluence » surtout, en faisait des lieux éminemment insalubres. » Pour y résister il était nécessaire d'ingurgiter les breu- » vages les plus toxiques, les plus invraisemblables. On » sentait vraiment le renfermé en sortant de ces antres et » on conçoit que ces éphèbes exaltés éprouvassent en » suite le besoin de déambuler en quête d'une chou-

» croute indigeste, durant que la volupté attardée au coin
» des rues se faisait plus pressante et aussi plus dange-
» reuse ». Au reste, Maurice Rollinat n'a-t-il pas lui-même chanté :

Gloire aux vignes! Je veux perdre au fond des bouteilles
Ma raison.

ou encore :

Le jour commé la nuit je fume
Car le tabac parfume
L'ennui.

Nous ne saurions assumer la part exacte de ces diverses intoxications tabagique, éthylique, morphinique même a-t-on voulu dire dans l'apparition des troubles dont souffrait Rollinat. Seule à vrai dire l'intoxication tabagique nous paraît mériter d'être retenue. Elle présente pour nous un véritable intérêt. Maurice de Fleury dans son introduction à la médecine de l'esprit demeure convaincu que l'abus de tabac chez les gens de lettres entretient ou aggrave leur mal. « Les artistes étant plus nerveux dit-il, plus délicats que les autres hommes, le tabac leur est spécialement nuisible. En fait il détermine chez presque tous des maux d'estomac et des palpitations de cœur qui les chagrinent et les inquiètent et contribuent certainement à les rendre moroses. Qui sait si ce n'est pas à ce titre l'une des sources du pessimisme contemporain? » Or, ces maux d'estomac, ces palpitations de cœur nous les retrouvons précisément chez Maurice Rollinat sous forme de déséquilibre vago-sympathique et en particulier d'une hypertonie du XI que nous

savons fréquente dans les états anxieux où elle se rattache plus étroitement à l'élément physique de l'anxiété, c'est-à-dire à l'angoisse.

Tous ces troubles peuvent d'ailleurs se ramener à ce que le professeur Grasset décrit sous le nom de névropathie psychosplanchnique. Le syndrome clinique paraît ici complet : mêmes troubles de la fonction sécréto-motrice de l'estomac et de l'intestin, mêmes signes circulatoires consistant en tachycardie, vertiges, céphalées, mêmes modifications du psychisme supérieur, les malades demeurant des phobiques et des anxieux par suite « de l'influence réciproque que l'écorce cérébrale et l'appareil tri-splanchnique exercent l'un sur l'autre ». Mais chez Maurice Rollinat les troubles digestifs ne devaient point s'en tenir là. Une hérédité néoplasique pesait déjà sur lui : deux de ses tantes étaient mortes l'une d'un cancer du sein, l'autre d'un cancer de l'utérus. Un terrain arthritique, une longue suite d'excès de toutes sortes favorisaient d'autre part l'apparition et l'évolution d'une tumeur maligne, et c'est épuisé par les incessantes hémorragies d'un carcinome intestinal que Rollinat s'éteignit à Ivry le 26 octobre 1903.

Il est évident que cette épine organique ne fut pas sans influence sur la constitution de son état mental et que les troubles physiologiques entrèrent pour une grande part dans l'expression morbide de l'œuvre du poète. « Les états dépressifs disent MM. Toulouse et Roubinovitch, ne sont pas rares au cours du cancer. Morel a décrit ces formes morbides et il voyait surtout l'influence de la tristesse que provoque l'idée d'une tumeur maligne. L'hypoazoturie indique le ralentissement de la nutrition qui marche parallè-

lement avec la dépression psychique des cancéreux. » Or, si nous nous souvenons que Rollinat trop tôt livré aux plaisirs de la vie trouva dans la satisfaction même de ses désirs la source d'un désenchantement précoce on peut comprendre toute l'influence que pût avoir cette épine organique sur un tempérament déjà morose. Nous sommes en effet assurés que le poète fut sensible aux émotions sexuelles à un âge où l'on pense généralement à d'autres jeux. Le témoignage du docteur Greletty est à cet égard formel : « son existence, dit-il, ressemble dès le début à un lendemain d'orgie. Cette expérience précoce, cause d'excès prématurés, fut assurément le point de départ du détraquement de son système nerveux ».

En fait sa vie sexuelle fut à son apogée dans son adolescence et durant son séjour à Paris, et ses premiers poèmes portent la trace de son imagination érotique. Plus tard encore nous relevons dans « Les Brandes » et dans « Les Névroses », les traces de ses préoccupations sexuelles : ce sont « Les Bottines d'Etoffe », d'un fétichisme évident, « La Relique », « L'Amanté Macabre ». Puis à mesure que ses besoins sexuels diminuent, d'autres préoccupations, philosophiques cette fois, apparaissent et les premiers phénomènes anxieux se font jour, l'angoisse augmentant à mesure que diminue son excitabilité génitale habituelle. L'hypothèse Freudienne que l'angoisse névropathique est une émotion sexuelle rentrée, refoulée, ou inutilisée explique aisément ce parallélisme inverse. Il semble que nous devons en avoir ici une démonstration : du moins nous est-il permis de noter la coïncidence des faits.

Par ailleurs il semble que Maurice Rollinat souffrit toute sa vie d'un état douloureux de la cénesthésie qui ne laissa pas d'influer grandement sur la transformation même de sa pensée. « Une conscience est morbide, dit le docteur Charles Blondel, dans la mesure où la décantation cénesthésique ayant cessé de se produire, il adhère aux formations de la conscience claire, des composantes inaccoutumées, anormalement irréductibles ». Or, sans prétendre que chez Rollinat les sensations cénesthésiques n'étaient plus psychologiquement éliminées, il semble bien qu'insuffisamment refoulées dans le subconscient, une partie du moins apparaisse à la conscience claire sous forme d'un état douloureux de la cénesthésie traduit par cet état de malaise vague indéterminé dont souffrait sans cesse le poète.

Cet état d'angoisse et de mystère que nous trouvons précisément chez Rollinat se trouverait ainsi naturellement expliqué par cette irréductibilité psychologique conceptuelle des masses cénesthésiques. Car dit le docteur Charles Blondel « du moment que l'expérience antérieure faite d'émotions et en général d'états psychologiques conceptualisables et conceptualisés, reste le type clinique de la vie consciente normale, en présence de ces états nouveaux qui viennent la contredire en ne se rattachant plus à elle, il ne se peut pas que l'individu n'éprouve le sentiment de quelque chose d'inouï et que, suivant qu'il le vive ou qu'il le pense, il ne se débatte dans l'angoisse ou ne crie au mystère ».

Il est certain que Maurice Rollinat posséda à quelques degrés cette conscience morbide qui le faisait s'angoisser pour des sensations anormales et inconceptualisables de

sa cénesthésie et que, l'individualité de ses sentiments n'ayant plus toute la malléable et désirable souplesse, son état affectif sortit quelque peu des cadres conceptuels. D'une façon plus générale l'état maladif et douloureux de son organisme le poussa à adopter cette attitude spéculative qui paraît envahir chez lui le domaine de l'activité pratique. Sans doute l'homme normal a-t-il aussi parfois des retours sur lui-même qui le poussent à se préoccuper de son psychologique pur, à observer la profonde vie cachée et les détails de ses mouvements affectifs, à vouloir saisir en eux « l'intense vie cachée de ce qui ne sera pas deux fois ». Mais dès qu'il a repris contact avec la réalité, sa pensée soumise aux règles conceptuelles se laisse guider par les exigences de la vie pratique, cherchant ainsi à atteindre le maximum de valeur pragmatique.

Or, s'il est naturel que Rollinat ait eu besoin de s'isoler et de rester en tête-à-tête avec lui-même pour y puiser les forces vives de son activité en vue de l'effort créateur, du moins devons-nous nous étonner de son persistant défaut de sentiment d'harmonie avec la vie. Il ne se sentait point fait pour une existence dont il n'entrevoyait pas le but si ce n'est dans la mort. Et sans doute est-ce pour une part à ce déséquilibre physiologique, à ses sensations organiques anormales que Rollinat dut cette attitude quelque peu autiste et cette inquiétude de tout ce qui caractérise sa pensée. Se sachant différent de ce qui existait, il ne pouvait point cependant se défendre de voir la vie à travers le prisme déformant de son âme et de son corps.

Quoi qu'il en soit, nous retiendrons surtout dans cette épine organique, l'auto-intoxication intestinale chronique

consécutive à la simple dyspepsie d'abord, puis au carcinome intestinal dont souffrit Rollinat. « Lorsqu'il s'agit, dit Régis, d'une auto-intoxication chronique telle qu'elle est réalisée par exemple par les dyspepsies, le cancer, le trouble mental se manifeste habituellement sous la forme d'un état de mélancolie dépressive, anxieuse ou consciente, sans aucun délire ou avec des idées prédominantes d'hypochondrie, de découragement, de tendances plus ou moins marquées au suicide, le tout coïncidant avec des perturbations évidentes de l'appareil digestif ». On se souvient en effet que nous avons trouvé chez Maurice Rollinat à un degré plus ou moins marqué la plupart de ces idées prédominantes, le poète s'étant éteint aux dires du professeur Gilbert Ballet dans un état caractérisé de mélancolie anxieuse.

4. — L'Influence du Milieu

Nous avons ainsi vu par quelles voies organiques Maurice Rollinat avait été préparé à cet état d'angoisse qui caractérise à la fois ses tendances pathologiques et l'expression même de son génie. Il nous reste désormais à signaler l'importante influence du siècle et du sol sur la constitution de son fond mental.

Pour bien comprendre en effet chez Maurice Rollinat la formation de cet état d'esprit, en dehors de toute prédisposition héréditaire et de toute influence organique, il faut se souvenir que le poète appartenait à cette génération d'hommes qui venus après le romantisme subissaient les derniers l'influence du positivisme défailant. Formés à l'école de Renan et de Taine, imbus d'esprit positif et cependant conscients d'être hommes et plus romantiques que leurs aînés, ils restaient rationalistes en désespérant de la raison. Ainsi tourmentés par des besoins métaphysiques qui ne se suffisaient point des doctrines d'Auguste Comte, ils cherchaient avec une sourde angoisse le sens de la vie, tournant sans cesse sans pouvoir en sortir dans ce cercle désespéré, semblables, comme on l'a dit à ces chrétiens qui ont perdu la foi et que la religion imprègne encore. Chaque siècle disait Fontenelle a son état d'âme. Celui du xix^e siècle fut mélan-

colique. De cette angoisse métaphysique, de cet état de sensibilité blasée et toujours insatisfaite, était née en effet une désespérance précoce, un désenchantement de la vie qui disposait tout naturellement à cette dégustation complaisante de la tristesse, pour reprendre l'élégante périphrase dans laquelle M. Ribot s'est plu à définir la mélancolie. M. Paul Bourget dans son essai de psychologie contemporaine (1901) en voit la raison dans l'inévitable désaccord qui s'élève entre les besoins des civilisés et la réalité des causes extérieures. « La preuve en est, dit-il, que d'un bout à l'autre de l'Europe la société contemporaine présente les mêmes symptômes, nuancés suivant les races de cette mélancolie et de ce désaccord. Une nausée universelle devant les insuffisances de ce monde soulève le cœur des Slaves, des Germains et des Latins. Elle se manifeste chez les premiers par le nihilisme, chez les seconds par le pessimisme et chez nous-mêmes par de solitaires et bizarres névroses ».

A cette propension générale des penseurs de la fin du XIX^e siècle vint s'ajouter chez Maurice Rollinat l'influence directe de la terre natale. Les climats, disait Boileau, font souvent les diverses humeurs. Cuvier, dans son discours sur les révolutions du globe écrivait que « jamais en Champagne on ne pensera comme en Auvergne, parce qu'en Champagne il y a de la craie et en Auvergne du granit. De là dit-il dérivent des cultures particulières, des mœurs spéciales. Et les mœurs font d'abord les idées quelquefois les croyances. »

C'est ainsi que Rollinat, berrichon d'esprit et de cœur, portait profondément inscrite en lui l'empreinte de son pays. Superstitieux comme beaucoup de ses compatriotes,

sa constante préoccupation du surnaturel s'ajoutait à sa hantise de la douleur et de la mort pour lui fournir ces visions d'apocalypse et ces rêves hallucinants d'où il sortait l'âme troublée et le cœur vide. Ce que nous percevons dans une nuit de fièvre, lui l'éprouvait sans cesse et sans répit. Ayant l'imagination du macabre et du lugubre, il avait aussi celle qui « altère ingénieusement et déforme d'instinct tous les objets pour les rendre symboliques et mystérieux. » Cette imagination là Rollinat la devait au Berry. Dans ce pays des antiques légendes, du passé et de la tradition où fantômes et revenants apparaissent volontiers, l'obsédante angoisse du surnaturel préoccupe davantage l'âme et l'esprit de l'être humain. Tout naturellement la peur s'exerce plus facilement, pour une ombre à peine entrevue qui semble être quelque spectre, pour un chuchotement perçu qui vient peut-être d'outre-tombe, pour un soupir que porte le vent et qui est peut-être la plainte d'un trépassé sans sépulcre. Sans doute tous les individus, ne sont-ils pas également sensibles à cette influence et ne manifestent-ils point tous cette peur d'expression déjà morbide, la crainte paraissant seule être un phénomène physiologique.

Plus que tout autre, Maurice Rollinat présentait un terrain propice et favorable à l'éclosion de cet état quelque peu mystique et de croyance au surnaturel.

« La peur l'écrase du monde surnaturel qui s'agite au tour de sa créature, dit M. Charles Buet, et qu'il nie comme un philosophe du siècle passé qui niait Dieu et croyait aux revenants. Il parle volontiers de fantômes et s' imagine causer avec eux. Il a entendu des voix glapissantes s'exhalant d'on ne sait quelles géhennes, vocifé-

» férer son nom à ses oreilles. Et s'il n'a pas eu de ces vi-
» sions qui blanchissent les cheveux et font l'œil cave, c'est
» qu'il a fermé les yeux car il a senti le suaire effleurer son
» front et des ossements de squelettes cliqueter à ses cô-
» tés ». Il a vécu dans ces visions et dans ces rêves toutes
lès légendes de son pays et aussi des drames d'épouvante
sans doute connus de lui seul. Et c'est le « Manoir tragi-
que », le duel symbolique des archanges, le rêve des ani-
maux aveugles, « la Fée », « les Treize Rêves », « l'Homme
fantôme ». Il croit aux « jeteurs de sort qui « tout à coup
» surgissent à vos côtés... et vous communiquent instantan-
» nément par le seul fait de leur présence un sorte de ma-
» laise de la conscience, comme une impression très sour-
» dement combinée d'angoisse et de confiance, de fascina-
» tion et d'horreur. » Il se sent couvé par l'irréel environ-
né d'ombres et de formes palpables, à la tombée du soir,
la nuit surtout, lorsque

Les trois enfants de la nuit noire
Le regret, le songe et la peur
Pratiquent la vaine stupeur
Et l'inquiétude illusoire

Alors quand regagnant son gîte, il va par les chemins
creux il a l'impression « de marcher dans un compact et
» environnant troupeau de cadavres, palpables mais invi-
» sibles, et d'être poussé, bousculé, porté, par tous ces in-
» reconnaissables échappés de la tombe dans les étroites et
» profondes allées d'un marécageux cimetière immense. »
Ainsi dans cette étrange et mystique atmosphère d'angoisse
douloureuse et d'éternel effroi Rollinat devait trouver la

source de sa mélancolie. Naturellement disposé à la tristesse par la vision des solitudes berrichonnes qui avaient bercées son enfance, le cœur encore troublé par le charme languissant et la tendre torpeur des brandes de son pays, il ne pouvait point chaque jour cotoyer l'inquiétante mort, et ressentir de tout la poignante douleur sans se désespérer de la vie. Il devait inévitablement traîner avec lui un incurable ennui qui devait finalement le conduire, à la faveur de chocs émotionnels et de l'épine organique, dans un état pathologique évident. Cet ennui éclos sur un terrain névropathique, voisin de la peur et de l'horreur même, n'était point l'ennui moral non plus que l'ennui des dégénérés atteints de spleen, mais bien l'aboutissant, la forme aggravée d'un tempérament morbide, sans rien de comparable avec l'aphorie des neurasthéniques ou des psychasténiques puisque son origine résidait dans l'intégrité même des énergies physique et morale, dans la parfaite conservation de toute activité. Il était précisément le fruit même de son activité. Ayant pressenti que la vie devait renfermer un secret qui ne nous est pas connu, Rollinat partit à la fois à la recherche du bonheur et de la vérité. Mais bientôt désenchanté et meurtri dans son espoir il connut que nous ignorerons toujours l'essentiel de nous-même, que l'illusion est peut-être notre seule vérité, et qu'il n'y a de vrai que la mort.

Alors le cœur meurtri et l'âme désolée, l'art lui apparut la seule raison de vivre, par la poésie qui « berce et abreuve le songe », par la musique qui « emporte l'âme dans l'outre-tombe et la repaît « d'infini ». N'ayant vu la vie qu'à travers la mort, le culte du Beau fut pour lui celui du macabre, de l'ennui et de la douleur. Il puisa dans son ennui même la force qui le soutint dans sa féconde solitude

Je dis aux hommes « Aujourd'hui
Mes sentiments ne sont plus vôtres
Et je m'en passe de vous autres
Par la puissance de l'ennui ».

Il ne se refuse aucune douleur, sachant bien qu'amoindrir le cœur c'est toujours amoindrir la pensée, puisqu'il reste seul capable de féconder nos rêves. Il n'hésita pas à rechercher le Beau là où il l'avait vu dans le macabre même parce que, en artiste véritable « nullement influencé par l'encens et le jugement des siècles, il n'aimait et n'admirait que ce qui réalisait le plus son rêve de beauté à lui, que ce qui l'émouvait par la juste représentation de l'être ou de la chose, des formes et des sentiments qu'entrevoyait son imagination et que concevait sa pensée ». Cette disposition morbide, cette propension mélancolique lui fut une véritable raison de vivre et sans doute trouva-t-il quelque volupté à se torturer lui-même préférant la vérité qui attriste à l'erreur consolatrice. Cet état d'esprit lui apportait à la fois la crainte de la mort et l'espoir du chercheur. Il n'aurait eu garde de s'en défaire ayant appris que le reflet même du bonheur s'efface dès qu'il n'y a plus rien à redouter ou à attendre. Et peut-être, le mensonge de la vie est-il là, dans cet inassouissable désir d'une âme insatisfaite d'un corps trop périssable et qui nous fait mettre dans la vie ce que nous ne saurions y trouver, gâtant ainsi tout ensemble nos plaisirs et nos douleurs.

Ainsi ce fut sous l'influence de cette hérédité nerveuse propre à s'épancher dans l'angoisse métaphysique ou vivait le monde pensant à la fin du xix^e siècle, et plus particulièrement encore chez ce berrichon superstitieux à l'âme naturel-

lement inquiète, ce fut sous l'influence d'un organisme défaillant que Rollinat parvint à cet état névropathique qui forgea le génie de cette âme sensible. Il vit le monde à sa manière à travers le binocle de brume dont parlait Emile Goudeau, et loin de se préserver de sa perpétuelle angoisse, il fut semble-t-il au-devant d'elle pour en être mieux torturé. Persécuté par l'obsédante idée du mal et de la mort, Rollinat ne trouva dans la vie qu'illusions écroulées, espérances déçues, désirs inassouvis dans la fuite incessante des choses et du temps, joies et bonheurs douloureux dans leur brièveté même pour tous les rêves qu'ils nous donnent et qui demeurent sans lendemain. Se sentant seul de son espèce, traversant en solitaire la dure épreuve de la vie, il eût le pressentiment de l'universelle douleur que saint Paul appelait le long gémississement de toute créature. L'idée navrante était en lui de la douleur et de la mort. Mais bien que certain de ne trouver de par le monde qu'amertume et désespérance, bien que sachant que la poursuite de l'idéal revêtirait pour lui tous les caractères d'un renoncement au bonheur il n'en poursuivit pas moins sa recherche du Beau. Un instinct plus subtil que son propre repos, une conception esthétique particulière et toute puissante l'y poussait cultivant en lui le sentiment qu'il avait de sa misère et de sa servitude. L'œuvre fût pour lui la dernière raison de vivre, le dernier refuge d'idéal où du moins la grandeur de l'Art rachetait en son cœur l'angoisse de certaines pensées.

Il se souciait peu qu'elle fût le monument par quoi il se survécût, le témoignage de sa puissance, l'assurance du rayonnement de sa propre pensée. Elle était surtout le moyen d'exprimer son angoisse et ses douleurs, l'occasion

d'exhaler sa plainte et la soif de tous ses désirs, la seule possibilité de soulager son cœur trop lourd et d'apaiser en son âme les tourments infinis qui ne lui laissaient plus ni trêve ni repos.

Quand son cœur désirant ne put plus s'assouvir dans la magie du Verbe et l'éclat de la pensée, quand l'angoisse l'écrasa sous la double torture du corps et de l'esprit, alors il demanda la Mort. Il appela celle qui l'avait tant tourmenté de sa menace suspendue et il sut à son heure la subir sans faiblesse sinon sans souffrance, trouvant dans cette fin la délivrance de l'obsédante angoisse de son âme et de son corps dont le contrôle ne lui appartenait déjà plus.

D'ailleurs quand on porte en soi une telle destinée, quand on s'est ainsi élevé au-dessus du commun des hommes dans la constante préoccupation de l'issue inéluctable et fatale de toute vie, l'idée de la mort n'effraie plus. Sa présence imminente, son arrivée certaine sont moins redoutables que l'incertitude et l'appréhension de sa lointaine venue. Elle est alors la visiteuse attendue que l'on reçoit sans vains regrets, sans vaine peur, souvent même avec délivrance. Au reste, les vrais artistes n'ont-ils pas pour la plupart fait abnégation du repos et des joies d'ici-bas dans la poursuite de leur idéal. Leur conception du bonheur ne saurait point trouver place dans l'étroitesse des mesures humaines. Ils se taillent dans l'infini un vaste empire à leur mesure où se logent tous les désirs qui sont leurs vies, tous les espoirs qui sont leurs joies convaincantes et passionnées, et tous les Dieux puissants jaillis de leurs cerveaux et qui s'appelle l'ILLUSION.

TROISIÈME PARTIE

Sur les Rapports du Génie Poétique et de la Nevropathie

Ose te tromper et rêver c'est la devise de
l'art. — SHILLER.

Le mystère est la poésie de la vie. —
GÖTTE.

Si, nous cherchons à dégager de cette étude des conclusions générales, nous voyons, que si la création artistique ne suffit pas à légitimer chez le poète ces préoccupations morbides, du moins l'imagination poétique paraît-elle entretenir et développer des tendances névropathiques préexistantes qui fournissent à son imagination des sources originales et toujours nouvelles d'émotion.

Or, de quel artiste ne peut-on dire qu'il est quelque peu névropathe ? Nous avons vu que le génie ne peut aller sans quelque tumulte affectif, et plus particulièrement encore dans ses modalités poétiques et musicales fondées sur la vie sensible. Dégagé des conceptions humaines habituelles le poète est ainsi porté à altérer la vision extérieure des êtres et des choses à travers le prisme déformant de sa sensibilité et l'ardeur de son imagination. Il tend à tirer de la contemplation de la nature des images inconnues et nouvelles qui entraînent parfois avec elles l'essence d'une pensée et d'une beauté singulières. Au reste l'art n'est-il point précisément « la liberté même refaisant à sa guise et en vue de sa propre gloire la phénoménalité des choses, exécutant des variations sur le thème concret de la nature ? » L'artiste véritable porte en lui son univers et la tâche de sa vie est de nous en fournir son interprétation.

Doué d'un système nerveux plus sensible et d'une âme souvent plus inquiète, le poète s'exalte et s'angoisse plus facilement que le commun des hommes. La fascination de l'au-delà le persécute. Sans mystère point de vraie poésie

aiment à répéter les Allemands avec Schelling, Strauss, et Wagner. Sans superstition point de vraie poésie ajoutait Goethe. En effet, comme le fait remarquer Guyau, l'imagination poétique semble avoir besoin à la fois d'une certaine superstition, au sens antique du mot, qui lui permette de ne pas toujours expliquer les événements par leurs raisons froides, et d'une certaine ignorance, d'une demi-obscurité qui la laisse se jouer plus librement autour des choses. « Ce tourment de l'infini qui désole certaines âmes leur a donné aussi les jouissances les plus délicates ».

Mais ce même tourment de l'infini si favorable au poète, n'est pas sans danger pour l'homme. « Ces mondes imaginaires qui font de si jolis jouets intellectuels, semblent devoir coûter cher à leur créateur, peut être parce qu'il faut y croire soi-même à moitié... ». A toujours vivre dans l'idéal et dans le rêve, le poète en arrive à croire à la réalité de ses créations idéales et à oublier parfois la vie véritable du monde extérieur. A exercer toujours sa sensibilité, sa vie affective prend une place prépondérante qui le met ainsi un peu en marge des autres êtres et qui peut entraîner chez certains sujets et sous certaines conditions le déficit d'autres facultés. Son hyperémotivité, son excitabilité nerveuse, son éréthisme passionnel prédisposent le poète à la névropathie et le poussent à s'alimenter aux sources du pathologique d'autant plus facilement que le terrain est souvent préparé par une certaine hérédité morbide.

Nous pourrions donc en substance, tirer de cette étude les conclusions suivantes :

Conclusions

1° Le génie poétique n'a pas besoin pour naître et se manifester d'être accompagné par la névropathie. Il ne saurait, pas davantage que les autres modalités géniales, prendre nécessairement sa source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles moraux dont la folie et l'idiotie, disait Moreau de Tours, sont l'expression la plus complète;

2° Le génie poétique est avant tout un don inné : essentiellement fondé sur la vie sensible, il ne va point sans quelque tumulte affectif, et il paraît bien qu'une certaine impressionnabilité spéciale, une certaine émotivité morbide réalisent une des conditions indispensable du tempérament poétique, lorsqu'elles ne sont pas toutefois poussées jusqu'à des limites extrêmes.

3° Or, à toujours exercer sa sensibilité, l'élément affectif prend précisément dans la vie du poète une place prépondérante, qui, en raison même de son importance souvent exagérée, tend à entraîner le déficit d'autres facultés ou à les orienter dans un sens très spécial et vraiment tétalogique. Un peu plus de sensibilité, un peu plus d'excitabilité nerveuse et d'éréthisme passionnel, et le poète pous-

se les racines de son inspiration jusque dans le morbide, s'alimente parfois aux sources du pathologique;

4° D'autant que le terrain est le plus souvent préparé par une certaine hérédité nerveuse, l'élément poétique étant par son essence même intimement associé à l'élément morbide. Car si le génie poétique n'a pas besoin pour éclore de la névropathie, l'élément morbide et l'élément poétique n'en restent pas moins associés en raison d'une communauté de souche représentée chez l'individu par un complexe de tendances et de forces virtuelles, résultat d'excitations accumulées et transmises par l'hérédité;

5° Et naturellement, toute épine organique; tout choc émotionnel, tout agent pathogène physique ou moral qui viendra aggraver cet élément morbide, troublera d'autant mieux le poète qu'il agira sur un tempérament déjà nerveux. Et c'est ainsi que nous voyons le génie poétique si fréquemment névropathe, verser parfois et sous certaines conditions dans la névrose et dans la folie ;

6° La vie de Maurice Rollinat nous offre à cet égard un vivant exemple. Largement préparé à la névropathie par une hérédité de race, Rollinat ressentit plus vivement les chocs émotionnels qui ne laissèrent point que de le continuellement assaillir au cours de sa vie tourmentée. Doué d'une âme inquiète et éminemment sensible, et d'un corps trop fragile, ne trouvant dans la vie qu'illusions écroulées, amertumes et désespérances, les longues souffrances d'un carcinome intestinal ne contribuèrent pas peu à entretenir son angoisse;

7° Ainsi, après la période agitée de son adolescence qui fut pour lui une source sans cesse renouvelée d'épuisement nerveux, ayant franchi le pas qui séparait son tempérament nerveux de la névropathie, Rollinat fut préparé à la défaillance nerveuse par la déchéance organique. Et c'est de cette façon que nous devons comprendre le passage de la névropathie à cet état caractérisé de mélancolie anxieuse qui assombrit ses derniers jours et fit de Rollinat un malade mental.

Vu, le Doyen, *Vu, le Président,*

ROGER. GUILLAIN.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLETY.

Œuvre Littéraire de Maurice Rollinat

1876. — *Dixains réalistes* (Librairie de l'Eau forte).
1877. — *Dans les Brandes* (Fasquelle, éditeur, Paris).
1883. — *Les Névroses*, poésies (Fasquelle, éditeur, Paris).
1886. — *L'Abîme*, poésies (Fasquelle, éditeur, Paris).
1893. — *La Nature*, poésies (Fasquelle, éditeur, Paris).
1896. — *Les Apparitions*, poésies (Fasquelle, éditeur, Paris).
1899. — *Paysages et paysans*, poésies (Fasquelle, édit. Paris).
1903. — *En errant, Prose d'un solitaire* (Fasquelle, éditeur Paris).
1904. — *Ruminations, Prose d'un solitaire* (Fasquelle, éditeur, Paris).
1911. — *Les Bêtes*, poésies (Fasquelle, éditeur, Paris).
1919. — *Fin d'Œuvre*, poésies (Fasquelle, éditeur, Paris).
-

Œuvre Musicale de Maurice Rollinat

Le Bucheron, paroles de Pierre Dupont.

Trois valse pour piano.

Six mélodies, paroles et musique de Maurice Rollinat.

Six poésies de Baudelaire, mises en musique par Rollinat.

Dix Rondels et Rondeaux.

Dix mélodies, paroles et musique de Maurice Rollinat.

Six nouvelles poésies de Baudelaire, mises en musique par
M. R.

Dernières chansons

Harmonies : 10 mélodies, paroles et musique de Maurice Rollinat.

Amoureuse : 20 mélodies, paroles et musique de Maurice Rollinat.

Bucoliques : 10 mélodies, paroles et musiques de Maurice Rollinat.

Pastorales : 20 mélodies, paroles et musique de Maurice Rollinat.

Rouges et Noires : 26 mélodies, paroles et musique de Maurice Rollinat.

Sur des poésies de Baudelaire : 6 nouvelles mélodies.

Toutes ces mélodies sont uniquement éditées chez Hengel et C^o.

Bibliographie

LÉON BLOY. — Art. du Chat Noir du 9 au 16 septembre 1882.

— Propos d'un entrepreneur de démolitions, Paris.

CHARLES BUET. — Médaillons et camées, Arras, 1878.

— Grands Hommes en robe de chambre, Paris.

ÉMILE GOUDEAU. — Art. de l'hydropathe, 5 mai 1879.

— Dix ans de bohème, Paris, 1889.

PONROY. — Art. de l'Hirondelle de Melle, 31 octobre 1885.

— Impressions miennes, Bourges, 1885.

JUDITH CLAVEL. — Portraits d'hier, Paris, 1920.

LÉONCE GAIN. — L'œuvre poétique de Maurice Rollinat, 1896.

ADOLPHE BRISSON. — Pointes sèches, Paris, 1898.

— Portraits intimes, Paris, 1900.

GUSTAVE GEFFROY. — Art. de la Revue Universelle, 1^{er} décembre 1903 et en préface de fin d'œuvre, 1919.

D^r GRELLETY. — Souvenirs sur Rollinat, Mâcon, 1900.

JOSEPH PIERRE. — Le vrai Rollinat, Paris, 1904.

ÉMILE VINCHON. — Maurice Rollinat, Paris, 1921.

MAURICE BARRÈS. — Taches d'encre, Paris, 1884-1885.

GÉORGES LORIN. — Malgré l'âme désolée, Paris.

D^r FÉLIX CODVELLE. — Essai sur la psychose de Rollinat,
Lyon, 1917.

Mémorial Maurice Rollinat, Châteauroux, 1927.

Revue du Berry à Maurice Rollinat, Châteauroux, 1904.

ANTHEAUME et DROMMARD. — Poésie et folie, Paris, 1926.

REGIS. — Précis de psychiatrie, Paris, 1923.

- LAIGNEL-LAVASTINE, BARBE, DELMAS. — Pratique psychiatrique, Paris, 1927.
- CRAFFT-EBING. — Traité de psychiatrie, 1897.
- MAX NORDEAU. — Psycho-physiologie du génie, Paris, 1897.
- Dégénérescence, Paris, 1894.
- DALLEMAGNE. — Dégénérés et déséquilibrés, Bruxelles, 1895.
- CULLÈRE. — Les frontières de la folie, Paris, 1888.
- HIRTH. — Physiologie de l'art, Paris, 1892.
- GELINEAU. — Des peurs malades, Paris, 1894.
- ANTHEAUME et DROMMARD. — Poésie et folie, Paris, 1926.
- MÖBIUS. — L'hérédité du talent poétique, Paris.
- REGNARD. — Génie et folie, Paris, 1899.
- MONTAGAZZA. — De la névrose des Grands Hommes, Paris, 1883.
- VOIVENEL. — Littérature et folie, Paris, 1908.
- Du rôle de la maladie dans l'inspiration littéraire, Paris, 1913.
- GENIL-PERRIN. — Les paranoïaques, Paris, 1927.
- BRIÈRE DE BOISMONT. — Des hallucinations, Paris, 1862.
- MALLET. — Les Obsédés, Paris, 1927.
- JANET. — Névrose et idées fixes, Paris, 1898.
- JOLY. — Psychologie des Grands Hommes, Paris, 1891.
- BOURGET. — Essai de psychologie contemporaine, Paris, 1901.
- DE FLEURY. — Des effets du tabac sur la santé des gens de Lettres, Paris, 1891.
- Introduction à la médecine de l'esprit, Paris, 1897.
- HESNARD. — Les syndromes névropathiques, Paris, 1927.
- NICOLEAU. — Tanatophobie et suicide, in Annales médico-psychologiques, 1892.
- ISCH-WALL. — Artrithisme et cancer, Paris, 1891.
- LOMBROSO. — L'homme de génie, Paris, 1909.
- TOULOUSE. — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, Paris, 1896.
- BLONDEL. — La conscience morbide, Paris.

- TOULOUSE et ROUBINOVITCH. — La mélancolie, Paris, 1897.
- MOREAU DE TOURS. — La psychologie morbide dans ses rapports avec la psychologie et l'histoire, Paris, 1859.
- PARANT. — Raison et folie, Paris, 1888.
- ESTEVE. — L'hérédité romantique sur la littérature contemporaine, Paris, 1920.
- RABAUD. — Le génie et les théories de Lombroso, Paris, 1908.
- LAURENT. — La poésie décadente devant la science psychiatrique, Paris, 1897.
- Le nicotinisme, Paris, 1893.
- RIBOT. — Essai sur l'imagination créatrice, Paris, 1900.
- Psychologie des sentiments, Paris, 1897.
- Maladie de la volonté, Paris, 1909.
- DESCHANEL. — Physiologie des écrivains et des artistes, Paris, 1864.
- REMOND et VOIVENEL. — Le génie littéraire, Paris, 1912.
- BARINE. — Les névrosés, Paris, 1898.
- CANAT. — Du sentiment de la solitude morale, Paris, 1904.
- GILBERT-BALLET. — Le langage intérieur, Paris, 1886.
- GUYAU. — L'esthétique contemporaine, Paris.
- MAGNAN et LEGRAIN. — Les dégénérés, Paris, 1895.
- TARDIEU. — Etude psychologique sur l'ennui, Paris, 1913.
- REGIS. — Génie et talent, in Journal de médecine de Bordeaux, 1901-1902.
- LELUT. — Génie, raison, folie, Paris, 1855.
- ROULLAUD. — Effet du tabac sur l'intelligence, in Encéphale, 1886.
- FAUVEL. — Maladie mentale et littérature, in Chronique médicale, 1904.
- JAMES-SULLY. — Pessimisme et poésie, in Revue philosophique, 1878.
- VASCHIDE et VULPAS. — L'image mentale morbide, in Revue de médecine, 1902.
- VINCHON. — L'art et la folie, Paris, 1924.

CABANIS. — Rapport du physique et du moral de l'homme,
Paris, 1867.

FERE. — La famille névropathique, Paris, 1894.

CHABANEX. — Le subconscient chez les artistes savants et
écrivains.

